

S. A. R. LA PRINCESSE
HÉLÈNE DE FRANCE DUCHESSE D'AOSTE

BIBLIOTHÈQUE AUSTRIQUE
N° 239518

Voyages en Afrique



OUVRAGE ILLUSTRÉ
de 487 gravures, d'un portrait en héliogravure
et d'une carte coloriée.

FRATELLI TREVES
MILAN

LIBRAIRIE NILSSON
PARIS

TABLE DES CHAPITRES.



DEDICACE.

VOYAGE PREMIER.

CHAP. PREMIER.	De Naples au Caire. - Le Nil. - Khartoum. - Premier campement	Page 3
—	II. Quatorze jours sur le Nil. - Fachoda. - Les Shil-luks. - Dans les marais de papyrus	15
—	III. Un coin de l'État du Congo. - En caravane vers le Lac Albert. - Défection des porteurs. - Cam-pements sans eau	25
—	IV. Tempête sur le Lac Albert. - A travers l'Uganda: le <i>Kabaka</i> d'Unyoro; au pays du sommeil; Kam-pala; le petit roi de l'Uganda; Entebbe	49
—	V. Le Lac Victoria Nyanza. - Ripon <i>Falls</i> . - En che-min de fer de Port-Florence à Mombasa. - Nai-robi. - Chasses	68
—	VI. Mombasa. - Zanzibar. - La baie de Djibouti. - En Érythrée. - Le retour	82

VOYAGE DEUXIÈME.

CHAP. PREMIER.	Funchal. - A bord du <i>Walmer Castle</i> ; le prési-dent Steyn, le courage des femmes boëres. - Le Cap, Port-Elisabeth et Durban. - Les Zoulous: quelques traits de mœurs	97
—	II. Lourenço-Marquès. - Beira. - Les mines du Mo-zambique	121
—	III. Sur le territoire de la compagnie coloniale du Busi. - Chasseurs d'éléphants, artisans et sorciers. - Fantasias de guerre. - Chasses à l'hippopotame. - Grande battue	140

CHAPITRE IV.	La Rhodésia. - Bulawayo. - Noël noir. - Victoria Falls. - En caravane	Page 156
—	V. Le fleuve Luapula. - La fin des ânes. - En <i>maschilla</i> . - Le Lac Banguéolo. - Les pirogues	178
—	VI. Les Wabembas. - Périlleux sauvetage. - Mgr Dupont. - Dans la prairie; chasses au buffle et à l'éléphant	202
—	VII. Abercorn. - Kalambo Falls. - Le Lac Tanganyka. - Rive allemande et rive belge. - Encore la maladie du sommeil. - Dans les montagnes. - La Forêt vierge. - Le grand roi Kaslivani.	229
—	VIII. A la cour du roi Mzinga. - Géants et nains des montagnes. - Bukoba. - Retour en Europe par Mombasa, Aden e Suez	252

VOYAGE TROISIÈME.

CHAP. PREMIER.	En panne sur la route de Fort-Hall. - Les Akikuius. - Missions de la Consolata. - Au pays des Massais. - Un paradis de chasse. - Les braconniers de la brousse	277
—	II. Du Guasso Nyiro à Marsabit. - Les rivières mortes. - Visites nocturnes. - Samburos et Rendillas.	312
—	III. Au pays de la soif. - D'ingénieux nomades. - Dans la plaine de lave. - Une rixe sanglante. - Chasse aux lions	325
—	IV. Les plus dures étapes. - Un fou de soif. - Enfin le Djouba	337
—	V. Le Djouba italien. - Postes et plantations du Benadir. - L'Uebe Scebeli. - Brava. - Merka. - Aden.	353

Les trois itinéraires suivis en AFRIQUE par S. A. R. la Duchesse d'Aoste



VOYAGES EN AFRIQUE

de l'eau une ombre épaisse et fraîche. La rivière est parsemée d'îlots; de l'un à l'autre sont jetées de minces et tremblantes passerelles de branchages. Nous passons les premiers, puis les chevaux, puis toute la caravane. Le courant est très rapide. Il y a un peu plus bas une cascade avec un groupe de palmiers qui s'y plongent. Nous faisons établir le camp sur une hauteur d'où nous voyons l'eau et d'où nous entendons la cascade. Notre vie pendant deux jours est assurée. Susan a tué une *impala* et Piscicelli un *harte beest*. Nous sommes à 150 kilomètres de Nairobi — il n'y a ni un village ni un habitant à proximité — nous n'avons pas de troupeau avec nous — toute la fortune du pot dépend de notre chasse.

5 avril.

Partis ce matin tous les trois l'un après l'autre, nous n'avons pas eu la même chance. Après un *stolking* des plus savants, je tue un *water buck*. Susan a plusieurs antilopes.

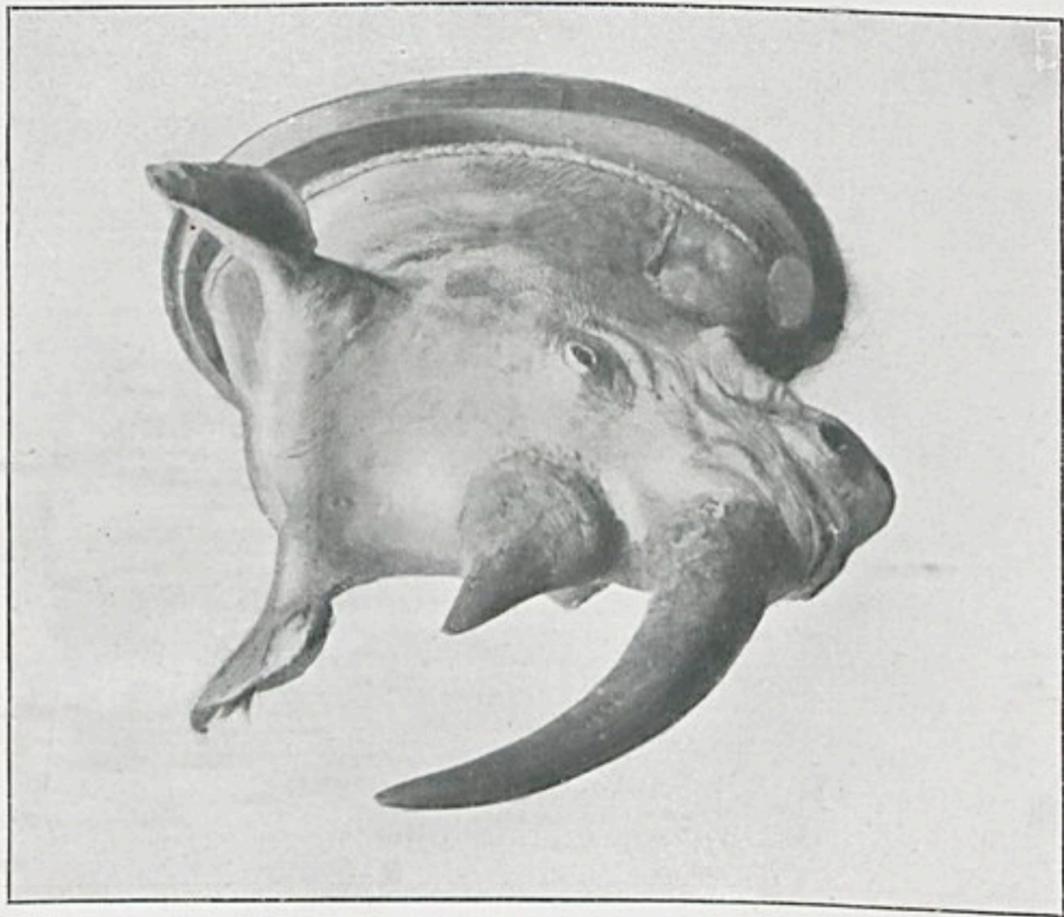
Piscicelli revient le dernier et rapporte.... un lion! C'est un grand triomphe et une joie bruyante dans tout le camp. Il a vu aussi des buffles qui ont causé une grande frayeur aux porteurs qui l'accompagnaient. Ceux-ci ont bravement pris la fuite. Il a aperçu enfin des rhinocéros.

Nous avons dîné d'un beefsteack de lion. C'est excellent et peu banal.

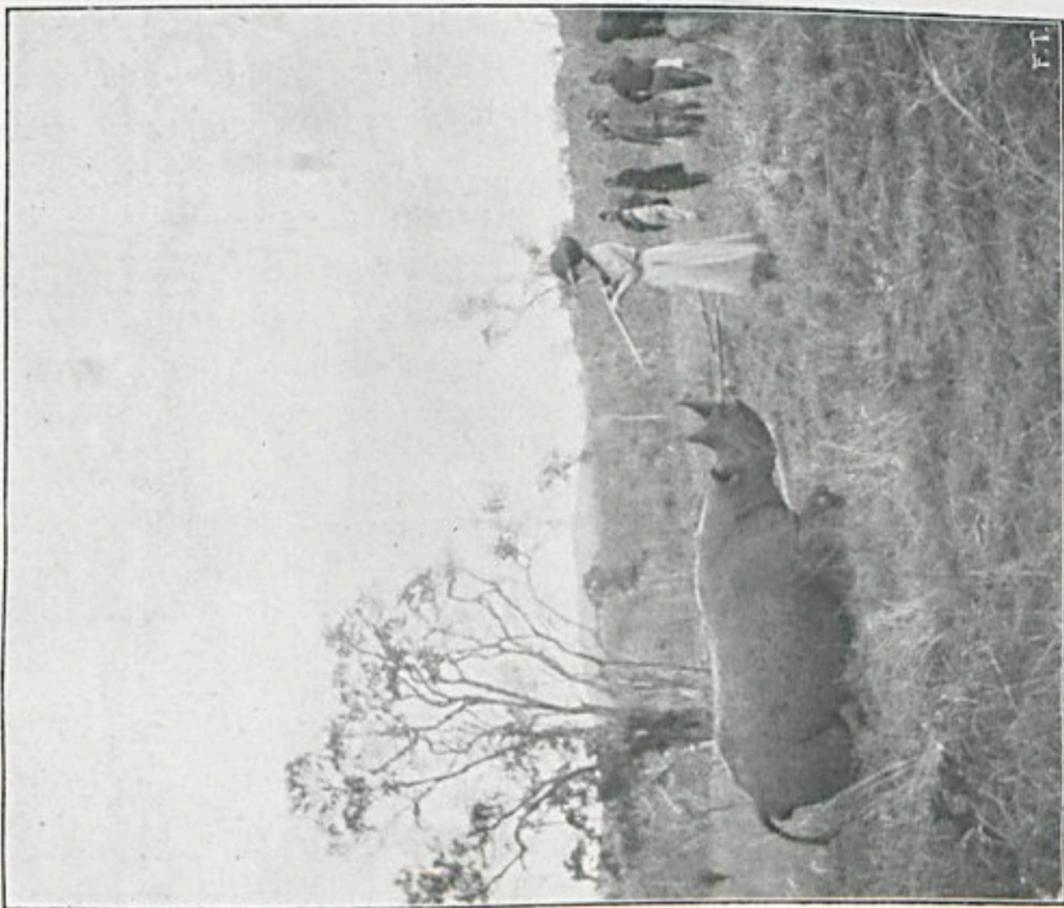
6 avril.

Hier soir, chacun de nous, mis en goût par la chasse de Piscicelli, s'en était allé se coucher de bonne heure, sans rien dire à personne, dans l'intention de partir le lendemain avant l'aube et de tenter le sort. Ce matin donc, dès le petit jour, chacun de se lever en catimini, pour ne pas réveiller le voisin. Je suis prête la première. Comme je déjeune arrive le Capitaine, puis Susan!... Puisque nous y étions tous, il n'y avait plus qu'à partir ensemble, quitte à nous séparer, s'il le fallait, à l'approche des lieux favorisés du roi des animaux.

Nous n'avions pas fait deux kilomètres que nous rencontrons une troupe de giraffes. Elles vont légères et gauches, leurs longs cous et leurs petites têtes dépassant les arbres. Du haut de leur observatoire elles nous ont aperçus et s'enfuient. Je ne résiste



Rhinocéros bicornis.



La grosse bête fait un tour sur elle-même et tombe (p. 78).

LES RHINOCÉROS

pas à la tentation de les poursuivre à cheval. Je passe au travers des hordes d'antilopes de toutes espèces qui, épouvantées, s'enfuient devant moi ou se dispersent à droite et à gauche par centaines. Mais les giraffes ont plus de train que ma rossinante et je ne les vois plus. J'ai fait un chemin beaucoup plus long que je ne croyais et c'est avec beaucoup de peine que je retrouve mes compagnons et les chasseurs somalis.

Nous sommes au pied d'une colline derrière laquelle, au dire de notre chasseur somali, se tiennent les lions. Nous commençons à la gravir, lentement, muets comme des carpes, pénétrés de l'importance de l'affaire. A mi-colline, le Somali s'arrête brusquement, tend l'oreille et nous fait signe. Nous obéissons et le suivons silencieusement au travers de hautes herbes, jusqu'à un ravin étroit, encaissé, au fond duquel nous nous engageons. Audessus de nous les branches des arbres des deux parois se rejoignent, entrelacées de lianes qui pendent jusqu'à nous et au travers desquelles nous devons nous frayer un passage. Nous rampons plus que nous ne marchons, nous voilà sur des traces toutes fraîches de buffles et je pense : si nous les rencontrons ici, il faudra ou les tuer ou être piétinés car il n'y a pas place pour eux et nous. Au sortir du fourré, rien, le troupeau a décampé.

Nous achevons de gravir la colline toujours dans le plus grand silence. Nous allons et allons sur le flanc de la colline, en tous sens. Pas de lions ! Ou ils ont été délogés ou ils se tiennent invisibles....

Nous suivions un sentier abrupt qui me donnait fort à réfléchir n'étant pas très sûre de la stabilité de ma monture, quand tout à coup, me retournant, je vois Piscicelli et le chasseur somali déjà loin ; j'arrive sur un monticule, juste à temps pour voir un gros rhinocéros foncer droit sur Piscicelli qui lui tire ses deux balles. L'animal s'agenouille, se relève et repart. Je vais aussi vite que la difficulté du terrain me le permet, dans l'espoir de tirer moi aussi. Mais la bête va plus vite que moi, il faut l'abandonner.

Dans une clairière derrière un pli de terrain, nous découvrons un *phacochère*. Il n'est pas très grand, mais il est pourvu d'énormes défenses. Les dents apparentes, celles de dessus croisant celles de dessous, les quatre excroissances plantées deux de chaque côté du groin, et jusqu'à la queue mince qui se dresse toute droite en l'air, lui donnent un aspect hideux.

VOYAGES EN AFRIQUE

Nous marchons encore. Le soleil est haut, l'heure s'avance et la faim commence à nous tirailler. Nous allons céder à la fatigue et rentrer au camp, lorsqu'un porteur arrive nous dire qu'il y a un rhinocéros tout près. Nous entendons de forts grognements ressemblant assez à ceux de porcs mécontents. Nous nous hissons tous trois sur une monstrueuse fourmilière et quel n'est pas notre étonnement de voir, non pas un, mais deux rhinocéros, l'un contre l'autre, se frottant et grognant. Était-ce de plaisir ou de rage? Ils ne nous l'ont pas dit et n'en auraient pas eu le temps car nous tirons sans plus attendre dans le gros tas noir. Ils se séparent, partent et nous derrière eux. L'un d'eux se retourne et nous charge. Je tire.... la grosse bête fait un tour sur elle-même et tombe raide les quatre pieds en l'air!

Sans nous arrêter au monstre gisant, nous continuons notre course derrière le deuxième rhinocéros. Bientôt il s'arrête, rebrousse chemin et lui aussi fonce sur nous, furieux. Piscicelli le met en joue, tire.... et l'énorme masse s'effondre bruyamment sur place.

Il était treize heures, nous nous trouvions fort loin du camp et nous tenions à y rapporter non pas les grosses pièces, mais au moins les têtes. Le Somali prend un des chevaux et part chercher du renfort et aussi de quoi déjeuner.

Pendant ce temps le ciel s'était couvert. Bientôt les nuages crèvent et de violentes rafales s'abattent drues sur nous. Nous nous recroquevillons au pied d'un arbuste. A 17 heures les hommes arrivent. Nous nous jetons littéralement sur les provisions. Jamais plat de macaroni ne nous parut si à point.

Ce n'est que vers 19 heures que nous regagnons les tentes, à la nuit noire, après 12 heures de chasse. Susan nous y avait devancés. Dans le feu de la chasse elle était partie avec son chasseur somali sur d'autres pistes. Ayant rejoint un rhinocéros après plusieurs heures de poursuite acharnée, elle aussi a abattu un de ces agressifs et farouches pachidermes. Tout le camp est en liesse. Pour Susan et pour moi il y a bien au fond de nos cœurs un secret désappointement de n'avoir pu voir ni tirer un lion.... Mais le sage se contente de peu.

Aty River, 7 avril.

Il a fallu revenir sur nos pas et ce matin nous avons repassé la rivière des lions. Quelle poétique frontière pour ce royaume

VOYAGES EN AFRIQUE

de viande, les Somalis n'en prennent que certaines, presque tous les Swahilis sont mahométans et n'en mangent aussi que quelques-unes et à condition que la bête ait été égorgée.

Plus loin nous trouverons du gibier. Autour de Nyeri il a disparu. Les Pères nous ont raconté que lors de leur arrivée dans le pays il y en avait à foison. Un jour une longue caravane de religieuses fut chargée par un rhinocéros. Dans son ignorance du danger, l'une des sœurs, au lieu de fuir, ouvrit son ombrelle au nez de la bête féroce; celle-ci, surprise et effrayée de cette chose inconnue, s'arrêta net, puis rebroussa chemin au galop. Mais une autre fois, un Père qui travaillait à la plantation, attaqué à l'improviste, fut bel et bien piétiné et jeté en l'air.

Nous avons quitté hier le pays des Akikuius guerriers et cultivateurs, pour entrer dans celui des Massais, pasteurs et nomades. Longtemps ces derniers allèrent devant eux, poussant leurs troupeaux à travers les vastes prairies. Personne ne pénétrait dans leur pays. Le lait de leurs génisses, la chair de leurs bestiaux suffisaient à leur nourriture. Ils étaient riches de leur liberté et de leur peu de besoins, insouciant, heureux sans doute.... quand un jour la *bluter peste*¹⁾ fondit sur eux. Le fléau marchait à pas de géants, dévastant, ravageant tout sur son passage. Seules les bêtes en étaient atteintes mais, les troupeaux détruits, les hommes mouraient de faim. Puis la petite vérole s'abattit sur ce peuple affaibli et acheva ceux que la famine avait épargnés. Peu survécurent. Ces vastes étendues autrefois si peuplées sont maintenant à peu près désertes.

Elles sont pourtant belles, ces prairies d'herbe rase, tout émaillées de fleurs, de primevères mauves, de boutons d'or, de cils bleus, de tulipes jaunes, de pensées pures et tendres qui semblent implorer un regard et de tant d'autres et d'autres encore, douces et belles, toutes petites, cherchant à se cacher sous l'herbe fraîche.

Guasso Toka, 19 novembre.

Devant ma tente s'étend un immense espace dont l'œil ne peut atteindre les limites. Le regard se perd loin, très loin, vers

¹⁾ Maladie du bétail.

UN PARADIS DE CHASSE

l'infini.... L'air est léger, le soleil radieux; tout parle de liberté et de paix. Une fois de plus je me sens émue de reconnaissance envers Dieu qui a fait la nature si belle.

J'aperçois à l'horizon un troupeau d'animaux qui se détachent sur le ciel. Un court conciliabule avec mon chasseur somali, et nous partons, prenant le vent. La prairie plate et rase ne permet pas de se cacher. A peine avons-nous pu nous rendre compte que ces animaux sont des zèbres, ils se détournent et détalent à toutes jambes.

Ce matin, pendant la marche, nous avons rencontré le premier village Massai. Il ne consiste qu'en quelques misérables huttes basses, oblongues, rondes sur la partie supérieure, entièrement faites d'herbe et de fiente de bétail. Avant d'arriver à la *zeriba* qui défend les huttes et les troupeaux contre les fauves, il faut dépasser des monceaux de fumier, patauger dans des marais de boue. Au village, nous trouvons quelques femmes et des enfants. Les hommes sont dans la prairie à faire paître les troupeaux. En dehors de l'enceinte, des peaux, fixées à terre, sèchent au soleil. Une femme assise est occupée à coudre du cuir pour les pagnes. On voit bien que le pays est relativement froid. Les enfants qui partout ailleurs vont nus, sont ici couverts de peaux de bêtes.

Nous apercevons, toujours devant nous, le mont Kenia. Au soleil levant, sa cime découverte apparaît tout éclairée, altière, dédaigneuse au-dessus des nuages. Un grand souffle froid en descend. Il entre bien, je crois, un peu d'imagination dans la sensation du froid et du chaud! Hier encore nous étions figés et nous croyions avoir une température bien près de 0°. Quel ne fut pas notre étonnement de constater que le thermomètre marquait 23° à l'ombre!

Nous abandonnons la direction nord et les belles prairies pour marcher vers l'ouest. Nous traversons des bois de mimosas minces et rachitiques, sans ombre. Ces arbres ont des branches épineuses couvertes de verrues noires et pourvues elles aussi de deux longues épines. Les bois sont coupés de temps en temps par des bandes de prairies jaunes généralement étroites. Ici et là des buissons de myrthe dont nos porteurs mangent les baies. Des jasmins hauts et forts embaument. Mais ce sont à peu près

VOYAGES EN AFRIQUE

les seules fleurs que nous voyions avec des agaves qui forment des taches écarlates et quelques orchidées jaunes et brunâtres qui se balancent sur leurs tiges minces et élégantes.

Deuxième campement sur le Guasso Toka, 20 novembre.

Pour réussir à la chasse, certes il faut de l'art, mais aussi de la chance. Hier nous avons passé toute la matinée à la poursuite de trois orix qui ne s'étaient arrêtés que de l'autre côté d'une étroite plaine impossible à traverser sans être vus. Ce matin encore deux autruches m'ont fait courir inutilement. En revanche, parce que je n'en cherchais pas, j'étais entourée de bandes de 100 à 200 zèbres. Hier Susan a vu un léopard, aujourd'hui un lion. En arrivant ici ce matin, le cuisinier a dû prier un rhinocéros de déloger pour le laisser planter notre camp.

Après le *lunch*, je m'étais mise à virer des photographies, quand mon *gambera* m'appelle et me crie « *Pala! pala!...* » Je plante là bains et photographies et je cours avec lui.... Les *impalas* nous voient et filent. Nous les poursuivons; enfin je les tiens à portée. Je tue le mâle, retourne à mes photographies, mais elles étaient brûlées!

L'an dernier dans la Rhodésia, nous avons deux chasseurs wabembas, deux hommes extraordinaires, vrais limiers qui démêlaient au milieu de cinquante autres pistes la trace d'un animal. Les Somalis, au contraire, comme les lévriers habitués aux grands espaces découverts, ne chassent qu'à vue.

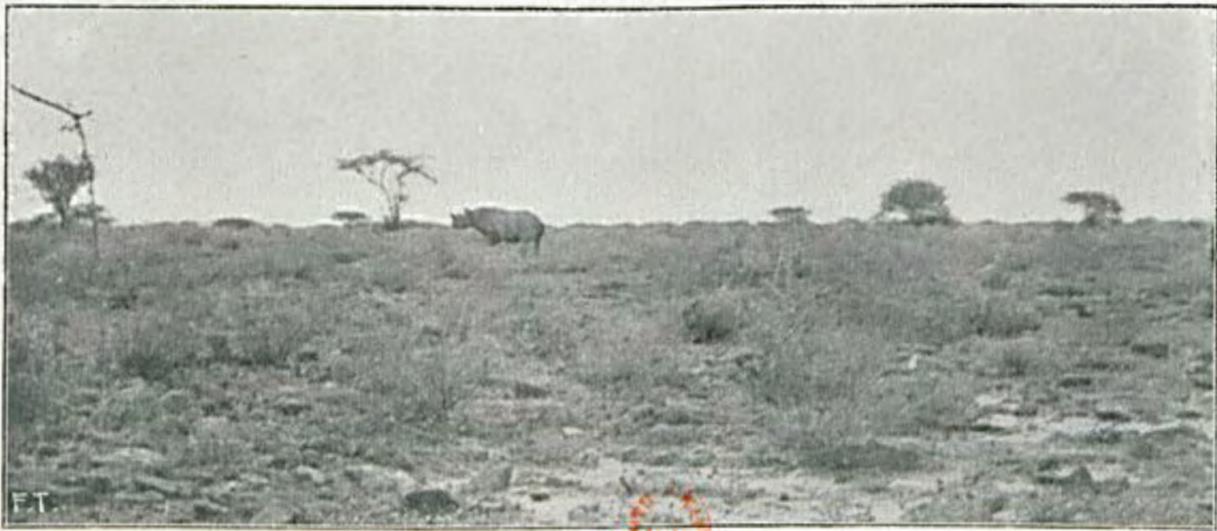
23 novembre.

Il était midi, l'heure lourde où tout dort. Comme sous le coup d'une baguette magique, tout avait disparu, le silence régnait. Les oiseaux ne chantaient plus, les mouches ne bourdonnaient plus, les fleurs mêmes baissaient la tête.

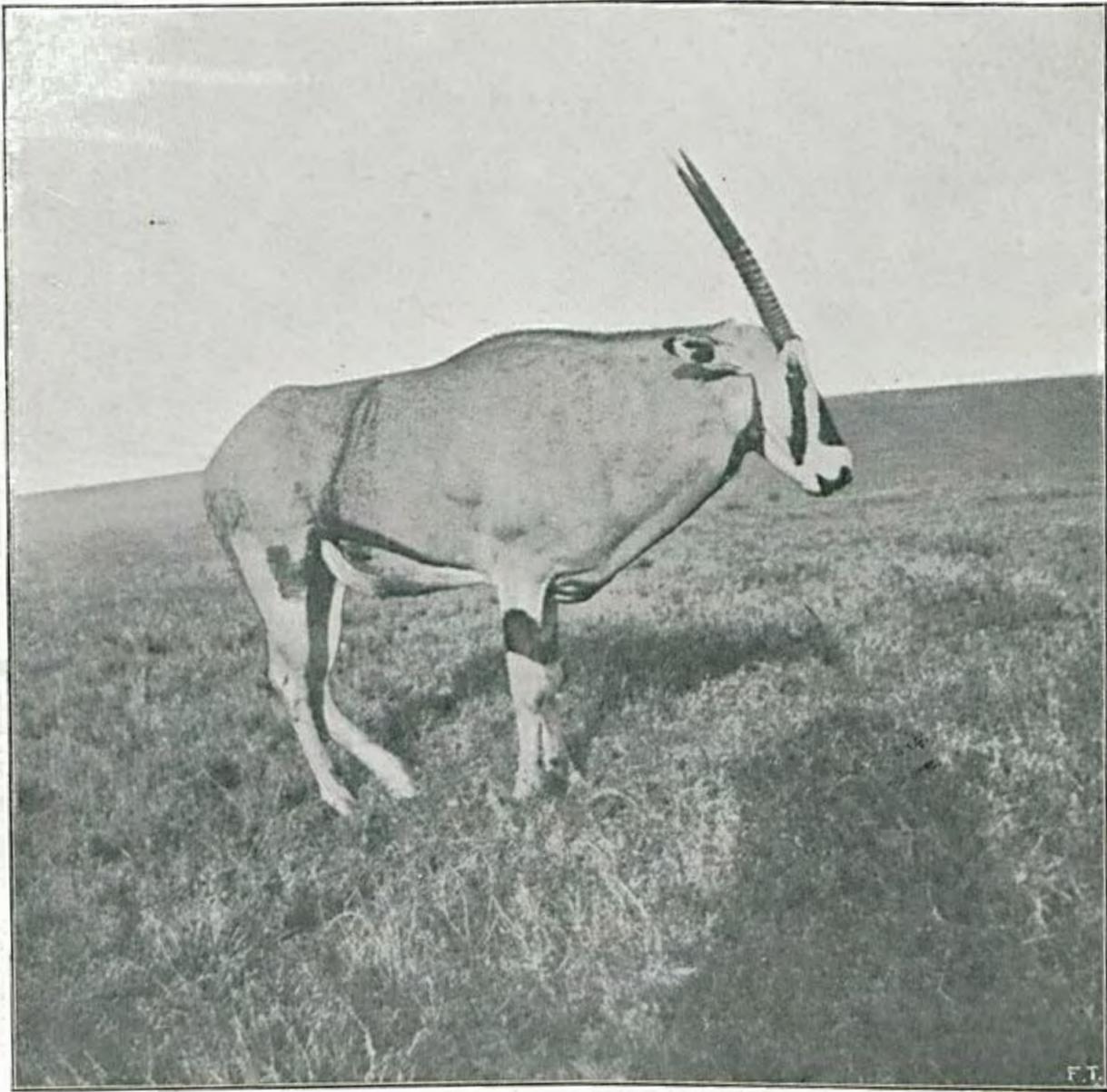
Nous avons quitté le camp à 7 heures et nous revenions sans avoir rien pu approcher, l'estomac criant famine, avec trois heures de marche encore à faire. Tout à coup à travers le feuillage d'un mimosa touffu depuis sa base, nous apercevons une grande tache claire immobile, et plus bas quatre jambes blanches qui se lèvent et se posent alternativement.... C'est une girafe!



Le Guasso Nyiro (p. 294).



Rhincéros au pâturage (p. 294).



Oryx beisa (p. 295).



A gauche deux rhinocéros.... (p. 296).

UN PARADIS DE CHASSE

Oubliant faim et fatigue, nous voilà, pliés en deux, marchant vers l'animal. Le terrain ondulé favorise notre approche et nous pouvons nous abriter derrière un buisson, à portée de la bête sans qu'elle nous ait vus ni entendus.... C'est une cible monstre. Chaque coup porte.

24 novembre.

La nuit était déjà tombée, une nuit sans lune et sans étoiles. Chacun s'était enfermé chez soi. Le silence du camp n'était troublé que par le vague ronronnement des conversations des noirs qui se prolongent toujours fort avant dans la nuit. Accroupis autour des feux, ces naïfs sont capables de répéter vingt fois les mêmes mots, souvent vides de sens....

Lorsque, du camp des akikuius, s'élève un violent vacarme, un tumulte de cris et de hurlements. Chacun veut parler plus fort que son voisin. Puis les voilà qui partent tous, un tison allumé à la main. Chemin faisant, leurs voix barbotent encore. Arrachés à leurs marmites qui sont sur le feu, ils sont de fort mauvaise humeur. Je vais voir la cause de ce mouvement.

Campés sur la rive du Guasso Toka, nous devons demain matin traverser la rivière. Or, en venant aux ordres, le *Nyampara* a déclaré à Piscicelli que le passage serait impossible, qu'il fallait attendre que l'eau baissât et prier Allah qu'il ne plût pas. L'eau est en effet très profonde. Piscicelli a alors décidé de jeter un pont. Ayant cherché le point où la rivière était la plus étroite et où s'élevait un arbre, il a réquisitionné les swahilis pour travailler et les akikuius pour les éclairer.

Le tumulte s'est apaisé. Le silence s'est rétabli. Il n'est plus troublé que par le bruit régulier de la hache qui mord le tronc.... Puis un arrêt, suivi d'un bruit sec de branches qui s'écrasent.... Un grand éclaboussement.... Le pont est jeté! De fortes cordes le retiennent aux deux rives. D'autres servent de parapets.... et le passage est fort praticable.

25 novembre.

Aujourd'hui j'ai eu la chance de tuer deux *Grant's gazelles*. J'ai ensuite perdu un *orix*. Je l'avais blessé et, quoique le *gambera* m'eût assuré qu'il était mort, ni lui ni moi n'avons pu le retrouver. Ces bêtes ont une extraordinaire vitalité. L'autre jour,

VOYAGES EN AFRIQUE

j'avais tué un *impala*. La balle, entrée dans le cou, était ressortie en brisant l'épaule de l'animal; celui-ci n'en continuait pas moins à courir, l'os lui sortant de la chair. Il se cachait dans les buissons et repartait à notre approche. Il fallut une seconde balle pour l'achever.

En quittant le Guasso Toka, nous avons traversé une vaste plaine dénudée de laquelle émergeaient de temps en temps des bosses anormales, amoncellements de cailloux monstres jetés les uns sur les autres au hasard et restant juchés par le jeu d'un équilibre inexplicable.

De nouveau nous retrouvons le Guasso Nyiro, bordé de mimosas dont les troncs jaunes sont revêtus de rampants *acerace* d'où pend un feuillage sombre, et des graines rouges.

Dans la plaine. - Autour d'un trou d'eau de pluie,
26 novembre.

Beaucoup et beaucoup de *safari*¹⁾ ont déjà suivi cette route. Leur passage a effarouché le gibier. Nous avons donc quitté le Guasso Nyiro ce matin, marchant vers le nord-est.

Des plaines roses, une herbe basse, des ondulations douces sur lesquelles se perdent quelques rares buissons, çà et là des monticules rocheux, le paysage est peu varié.

Notre première rencontre est de quatre rhinocéros. Il sont au fond d'une dépression, dans des ronces qui leur montent jusqu'à mi-jambes. Cachés par un pli de terrain, nous rampons jusqu'à la crête d'où nous apercevons cette famille d'êtres difformes qui vaquaient à leurs petites affaires.

Pas très importantes les affaires des rhinocéros! Ils font quelques pas de droite et de gauche, vont de l'un à l'autre, poussent de légers grognements, reniflent l'air et retombent dans l'immobilité. Comptant sur la mauvaise vue de nos adversaires, nous marchons un peu à découvert, puis nous nous baissions et nous finissons par nous traîner à quatre pattes. Mais les grosses bêtes semblent nous avoir éventés. Elles s'agitent, tournent leurs museaux vers nous, bientôt même elles prennent la fuite. Avant que nous soyons arrivés à porter, nous les perdons bientôt de vue.

¹⁾ Safari, voyage et, par extension, en kiswahili, caravane.

UN PARADIS DE CHASSE

Vers 11 heures, arrêtée sur le sommet d'une colline, je m'étais installée pour déjeuner, mais il était dit que le rhinocéros ne nous laisserait pas de trêve. Ayant exploré les environs à la lorgnette, le *gambera* me dit en apercevoir deux sur le versant d'une autre colline en face de nous. De loin je les avais pris pour de grosses pierres. Nous repartons, laissant là mulets et porteurs. Pas un brin d'herbe pour nous cacher. Tandis que nous dévalons la pente, les deux animaux montent doucement la leur, le nez dans les vents et disparaissent de l'autre côté de la colline. Nous montons à notre tour et nous nous approchons du faite en rampant.... Nous y voilà et, comme nous relevons la tête avec précaution, nous les apercevons tous deux, arrêtés, regardant de notre côté.

Aussitôt ils font volte-face et s'éloignent, nous à leur poursuite. Ils s'arrêtent.... Allons-nous les atteindre?... Ils repartent, semblant rouler sur eux-mêmes. Dans la plaine ils deviennent de plus en plus petits.

A bout de souffle, j'envoie le *gambera* à leur poursuite avec mon fusil.

Pendant deux heures je marche seule. Arrivée sur une autre colline parsemée de quelques buissons, j'y découvre un *orix*. Je ne puis résister à la tentation de le poursuivre et je lutte de ruse avec lui. Il m'a vue. Quand j'avance, il avance aussi; dès que je m'arrête, il s'arrête. Ce jeu continue assez longtemps. Enfin je m'assieds, aussitôt l'*orix* se retourne, me regarde et fait quelques pas vers moi. Je me lève et m'en vais doucement. Il me suit.... Trois ou quatre fois je répète cette manœuvre; il se rapproche peu à peu. Lorsque je le juge à portée, toujours sans me retourner, je m'assieds encore et cette fois, j'attends....

L'animal prend le trot familier aux *orix*; baissant la croupe, agitant la queue, il décrit un cercle et passe devant moi.

Il est tard, nous reprenons le chemin du camp. Parvenus au sommet de la colline qui le surplombe, nous découvrons une immense étendue: plaines, collines et vallées se succèdent, toutes baignées d'une teinte violette sombre que perce ici et là une raie claire, un dernier rayon du soleil couchant. Un grand silence précède la nuit; les premiers feux commencent à briller.

En fait d'eau il n'y a ici que celle que la pluie a laissée dans quelques trous. Elle a une forte odeur et un goût de fauve des

VOYAGES EN AFRIQUE

plus désagréables. Malgré cet inconvénient, nous décidons de faire ici un jour de halte. Cette eau rare dans la plaine doit attirer le gibier.

27 novembre.

A 6 heures du matin nous avons quitté le camp. Au bout d'une heure de marche nous remarquons une grande agitation parmi les bandes de zèbres et de gazelles qui se profilait à l'horizon. Après avoir tournoyé quelque temps en tous sens ils prennent le galop et disparaissent : un léopard rampe là-bas dans la plaine.

Piscicelli part à sa poursuite. De mon côté je m'attache à un *orix* que j'abats. Revenant doucement, je retrouve le Capitaine qui n'avait pas rencontré le léopard mais avait tué un rhinocéros. « Il est là, me dit-il, à deux pas ».

Nous contournons un monticule. L'animal était bien là, en effet, mais.... ressuscité!

Je crie à Piscicelli : « Ne tirez pas ! je veux le photographier !... » et je m'approche.

L'animal se retourne brusquement et fond sur nous. Piscicelli épaula et tire.... la bête ne s'arrête pas. Folle de rage, elle galope, tête baissée.... En deux foulées la voilà sur nous. Un bond du Capitaine lui évite d'être renversé. A mon tour je sens le souffle de l'animal devenu féroce, sur mon visage, et je n'ai que le temps de sauter de côté.... Derrière nous, le *gambera* a fait volte-face. Il fuit.... Le rhinocéros va l'atteindre.... C'est un vilain moment.... Par miracle, un trou se trouve sur le chemin de l'animal qui, aveuglé par le sang, ne peut l'éviter et s'abat en roulant sur lui-même.

Un peu plus tard, grimpée sur un sommet, dissimulée derrière un buisson, j'aperçois le plus beau paradis de chasse qu'on puisse rêver : à gauche deux rhinocéros, devant moi, au centre de la vallée, cinq girafes, sur la colline, quatre autruches. En revenant vers le camp, je rencontre des groupes d'*orix*, de gazelles et de zèbres, sans compter les lièvres et les chacals, qui semblent deviner que je ne leur veux pas de mal.

28 novembre.

Sabbat infernal cette nuit.... Autour du camp, les lions, les chacals et les hyènes semblaient s'être donné rendez-vous.

UN PARADIS DE CHASSE

Ce matin, révolte des porteurs. Les 200 Akikuius s'étaient ameutés contre le *Nyampara* qu'ils voulaient assommer. Piscicelli a dû les mettre en joue pour leur faire lâcher prise.

Nous avons repris notre marche vers le nord. Les plaines se relèvent, les collines deviennent montagnes. Nous traversons des lits de torrents complètement à sec où brille un sable jaune d'où émergent de gros rochers. Sur le bord s'élèvent de grands mimosas aux troncs d'un jaune vert et des buissons de jasmins couverts de fleurs.

Après cinq heures de marche nous rencontrons notre caravane affalée sur une pente, attendant des ordres. N'ayant pas encore trouvé d'eau, le *Nyampara* ne sait s'il doit avancer ou reculer. Piscicelli fait mettre les charges à terre et ordonne de chercher un point d'eau dans le lit du torrent. On creuse là où le sable est humide et l'eau apparaît à peu de profondeur. Chaque noir arrive et remplit son récipient. L'eau n'est pas abondante mais elle vient en quantité suffisante. Ordre est donné de dresser là les tentes.

Nous sommes à une altitude de 1750 mètres. Je trouve qu'il fait frais, mais le thermomètre marque 43° au soleil et 36° à l'ombre.

Au bord d'un ravin, 29 novembre.

Nous poursuivons notre route sans chasser, le chemin étant trop montagneux, le sol trop rocailleux. Aujourd'hui le camp est établi sous de grands acacias, au bord d'un profond ravin au fond duquel il y a une mare.

Nous partons en chasse assez tard. Après avoir erré quelque temps sous des arbres, nous finissons par découvrir trois rhinocéros qui prennent leurs ébats au milieu de la plaine. Nous commençons une marche d'approche et je veux envoyer chercher mon *kodak* que j'ai laissé en arrière sur mon mulet. Le *gambera* proteste, il a assez de l'expérience de l'autre jour.

Bientôt mon chasseur arrête la marche. Il a vu une girafe. Abandonnant les rhinocéros, nous retournons sous bois. A peine avons-nous eu le temps de nous accroupir derrière un buisson que l'animal passe, — une grande bête à taches noires. Mon coup part. La girafe est blessée, mais elle reprend sa course et ses jambes sont si longues!... Des arbres et des buissons nous la

VOYAGES EN AFRIQUE

cachent. Elle rejoint tout un troupeau de ses pareilles, hautes, dégingandées, qui sont très loin, dans un espace découvert. D'arbre en arbre, de buisson en buisson, nous pouvons gagner un peu sans être vus.... Mais maintenant c'est la plaine rase. A notre droite est un ravin qui pourrait nous fournir un cheminement défilé où nous serions sûrs de progresser à couvert. Mais qu'il est profond, ce ravin!... Enfin je me décide et, m'étant accrochée à une racine, je me laisse glisser tout au fond. Le *gambera* me passe ma carabine et descend à son tour. Cette fois nous pouvons marcher librement.

Parvenus à hauteur du troupeau des girafes, nous regrimpons. Me découvrant le moins possible, j'épaule.... Ma girafe fait une cabriole, tourne sur elle-même et.... s'enfuit. Allons-nous la perdre? Bientôt elle s'arrête, je puis m'approcher un peu. Cette fois je la vise au cou et elle s'abat lourdement avec un bêlement sourd.

Il est trop tard pour songer à ramener le gibier au camp. Quatre hommes resteront cette nuit près de la bête pour la défendre des hyènes et des chacals.

Au camp, l'on me croyait perdue ou tombée dans un ravin. De loin, j'entends la sentinelle tirer des coups de fusil pour m'indiquer la direction. J'y réponds pour rassurer mes compagnons.

Il fait nuit noire. Le chemin est coupé de crevasses profondes, dans lesquelles on tombe à l'improviste. Mon mulet me mène sous les branches basses de mimosas dont les épines me déchirent les épaules. A quelques kilomètres du camp, mon *boy* vient à ma rencontre avec une lanterne au bout d'une perche. C'est un soulagement et me voilà enfin arrivée à bon port.

Guasso Nyiro, 3 décembre.

Les mouches sont devenues un vrai fléau. Elles sont des légions et se posent partout, vous obsédant de leur insupportable bourdonnement.

Nous nous trouvons à une altitude beaucoup plus basse. Il fait chaud et nous avons pu ce soir inaugurer les dîners en plein air. La tente qui nous sert de salle à manger est d'ailleurs devenue assez peu agréable en raison des trophées de chasse qui y sont amoncelés et qui augmentent toujours.

GUASSO NYIRO

Aujourd'hui Susan a tué un *gerenuk*, Piscicelli de même et de plus ce dernier a fait coup double de girafes.

Au point où nous sommes campés, les rives du Guasso Nyiro sont plus hautes, le lit du fleuve plus étroit. De gros rochers encombrant le courant et l'eau s'y brise avec un bruit de cascade.

4 décembre.

A mesure qu'on s'éloigne du fleuve vers l'intérieur, le terrain devient pierreux et aride, l'herbe ne croît plus qu'en touffes rares. Les arbres sont tous bas, épineux et en fleurs. Les plus communs sont de trois espèces : des mimosas avec leurs pompons blancs, des arbres aux feuilles semblables à celles des ginkgo bilobas à grandes grappes de fleurs rouges amarantes, et enfin des buissons, assez rarement grandis à la taille d'arbres, couverts de fleurs de convolvulus. La terre est parsemée de plantes hautes et fleuries de toutes couleurs. On marche dans des champs de thym.

5 décembre.

Hier, dès 9 heures, j'avais tué un élan. Je comptais rejoindre le camp, satisfaite de ma matinée, quand j'avise un rhinocéros debout dans un buisson. A mon coup de carabine, il plie les genoux, puis se relève. J'allais me mettre à sa poursuite lorsque, un peu plus loin, j'en aperçois un autre avec son petit que je voudrais capturer.

La mère tombe. Le petit est mauvais. Il a déjà l'instinct de l'attaque. Il nous charge en renversant tout sur son passage en poussant des cris perçants.

Pendant ce temps mon premier blessé est mort. A l'horizon trois autres rhinocéros nous regardent, puis disparaissent.

Il était trop tard pour dépecer la victime ; nous avons attendu à ce matin pour aller chercher sa dépouille.

Nous approchons avec précaution pour surprendre les hyènes que nous sommes sûrs de trouver au festin. De loin nous voyons les crinières qui s'agitent et les croupes tombantes qui fuient. J'ai néanmoins le temps d'en abattre une.

Pendant qu'on dépèce le gibier, je me jette à la poursuite d'une troupe de girafes. Une balle à 350 mètres casse l'épine dorsale à l'une d'elles.

VOYAGES EN AFRIQUE

Déjà mise en mauvais état par les buissons aux épines desquels elle s'est souvent accrochée, mon ombrelle s'est retournée. Me voilà privée de sa protection contre un soleil de plomb. Je ne puis savoir au juste combien de degrés il fait au soleil. Mon thermomètre ne marque que jusqu'à 50° et le mercure atteint le sommet de la colonne.

La route du retour me semble interminable. Il y a toujours cette petite émotion de se demander si l'on va retrouver le camp ou s'il faudra errer toute la nuit. Cette seconde hypothèse ne s'est pas encore réalisée, mais elle pourrait bien se produire. Le matin, chacun part de bonne heure et s'en va pour son compte au hasard de la chasse. Quand le soleil commence à baisser on s'oriente comme on peut; dans l'ardeur de la poursuite du gibier, on n'a pu songer à prendre des points de repaire; il faut deviner le point inconnu et souvent distant de bien des kilomètres où le *Nyampara* a planté les tentes.

Je ne suis pas seule à trouver rude le chemin du retour. Mes porteurs manifestent une réelle fatigue. Assoiffés par cette longue journée de chasse, ils se précipitent vers un rocher qui a gardé un peu d'eau dans une sorte de réservoir naturel, se jettent à genoux ou à plat ventre et boivent à même, à longs traits....

Neuman Camp, 7 décembre.

Depuis deux jours nous ne chassons plus. Il y a au camp plus de viande qu'on n'en peut manger.

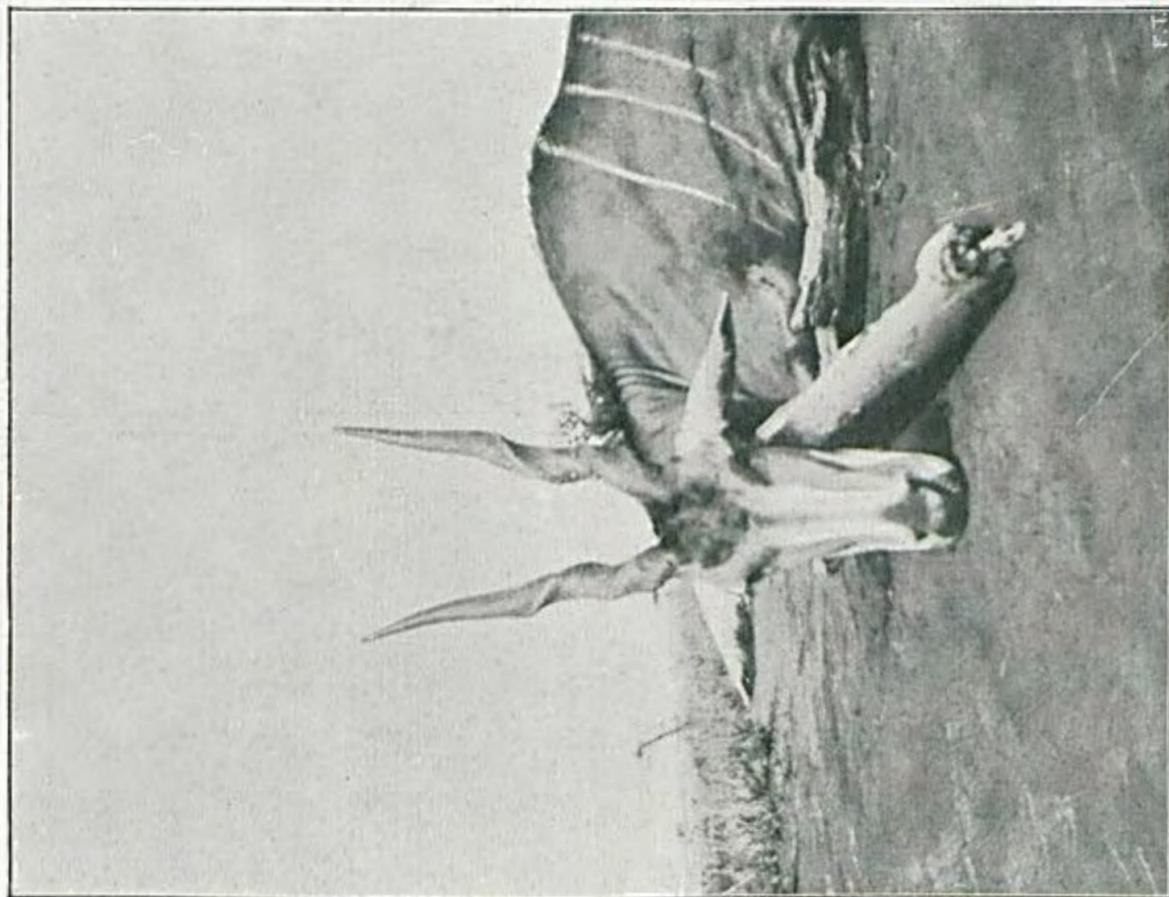
Aujourd'hui nous avons marché avec la caravane, suivant d'abord le Guasso Nyiro le long duquel de grands arbres allongeaient leur ombre, traversant ensuite une plaine desséchée qu'en d'autres temps les eaux doivent submerger. Elle était couverte de buissons de salicornes ressemblant à ceux qui poussent sur les dunes de nos bords de mer. Les chameaux en mangent les tiges grasses qui contiennent du sel dont ils sont friands.

Nous sommes enfin à Neuman Camp. Ici nous attendrons la fin du mois. A cette date, un certain Hadji Ali Aden doit nous amener cinquante chameaux avec lesquels nous poursuivrons notre route à travers des contrées sans eau vers la frontière d'Abyssinie.

Le point où nous sommes campés porte le nom d'un célèbre



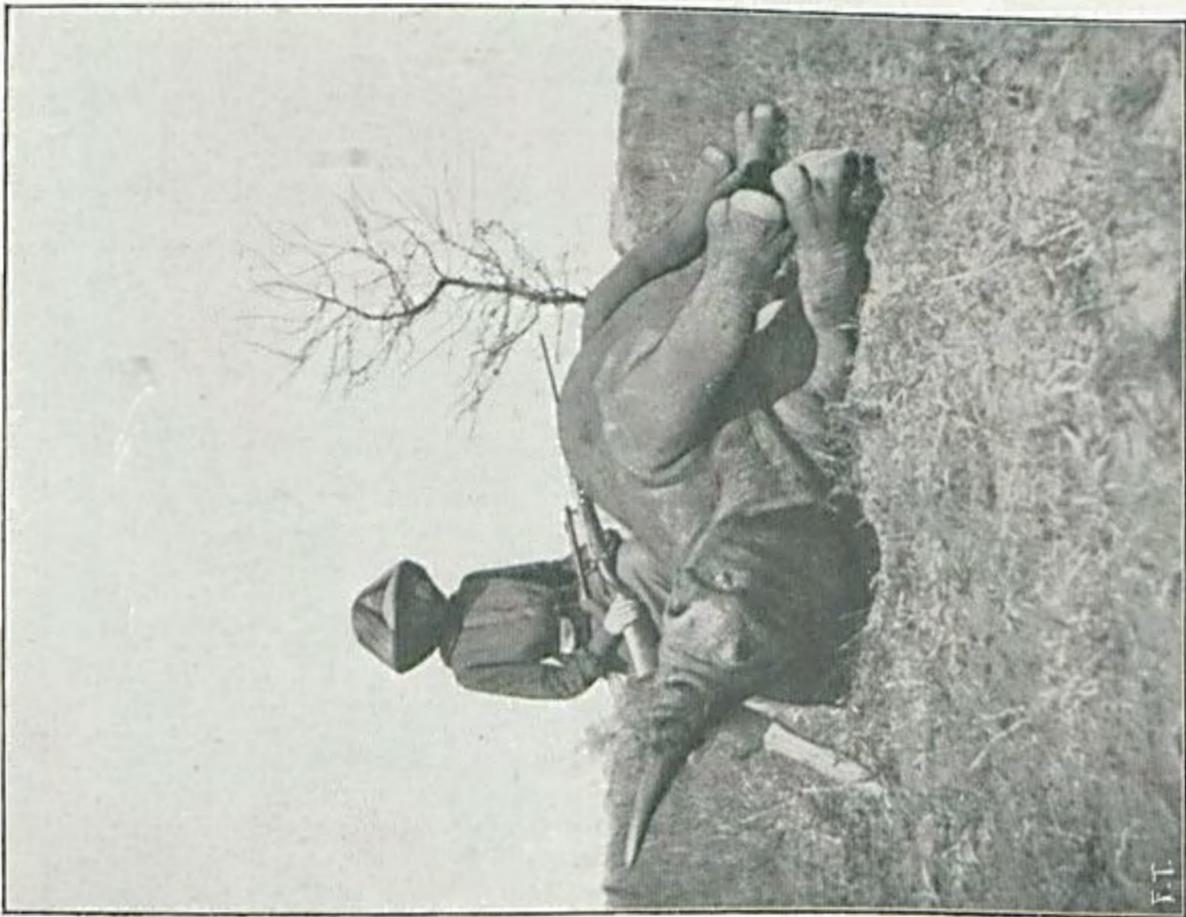
Le petit est mauvais.... (p. 299).



Élan (p. 299).



Hyène (p. 299).



Le blessé est mort (p. 299).

NEUMAN CAMP

sportman que les noirs ont appelé *Niama yango*.¹⁾ Il avait séjourné ici quelque temps et il avait bien choisi l'emplacement, sur une sorte de large terre-plein dégagé du côté du fleuve qui coule un peu au-dessous, entre de grands arbres, dans un lit de verdure chatoyante.

Arrivée un peu avant les porteurs des tentes, j'assiste au déblaiement du terrain qu'occupera mon *home* nomade. Ce travail est accompli par les akikuius. Accroupis sur le sol, les jambes écartées, les genoux à hauteur du visage, ils arrachent l'herbe brin par brin, prenant un long repos entre chaque mouvement... De toutes les races nègres que j'ai rencontrées, celle-ci me paraît la plus bornée. Les akikuius ne sont pas méchants, mais peu intelligents et veules. Nous les renvoyons tous demain et nous ne gardons que les vingt-cinq swahilis.

Neuman Camp, 9 décembre.

Près de ma tente, des oiseaux ont suspendu leurs nids aux branches d'un arbre; c'est leur tendre ramage qui m'éveille. Il fait chaud. Mais je décide que la journée ne se passera pas sans que j'aie tiré un buffle.

Le terrain où se tiennent de préférence les buffles est dépourvu d'herbe; les buissons, tous épineux, séparés les uns des autres à la base, se rejoignent par les rameaux. Impossible de ne pas y laisser quelque lambeau de vêtement ou de peau. Sous le pied, la terre est molle et élastique comme une éponge sèche.

Le *gambera* a vu quelque chose. Entre deux buissons un petit buffle nous regarde. J'épaule et j'attends.... Le petit a donné l'alarme; trois ou quatre vaches se montrent un instant puis disparaissent. Enfin survient le mâle, le museau en l'air, les cornes rabattues sur les épaules.... Un temps d'arrêt.... Je vise à l'épaule. Il tombe.

.... La lune vient de se lever. Son fin croissant, très haut dans le ciel, allonge indéfiniment l'ombre bleuâtre des arbres sous lesquels je me suis étendue. Au loin, agités par le vent, des palmiers *élaifus* prennent d'étranges formes. La rivière déroule paisiblement son ruban d'argent.

¹⁾ «Ma viande» ou «celui qui me donne la viande». C'est comme cela que les noirs appelaient le naturaliste et chasseur, Neuman.

VOYAGES EN AFRIQUE

Un léger clapotis attire mon attention. Sans doute quelques porteurs qui puisent de l'eau? Non, quelque chose de gros s'agite et grogne au beau milieu du courant. C'est un hippopotame qui prend ses ébats....

Je retombe dans la douceur d'une demi-somnolence. La paisible beauté de ces nuits d'Orient, pures et claires, vous transporte au-dessus de la terre. L'âme quitte sa larve humaine et plane dans une atmosphère de rêve et de prière.

Un rugissement d'abord lointain, puis, de plus en plus proche, me tire de ma contemplation. Le roi de la steppa rôde aux alentours du camp....

Neuman Camp, 10 décembre.

Ce lion que nous entendons souvent rugir la nuit est le but désiré de notre journée de chasse.... pour le joindre, il faudrait sortir très tôt, mais aujourd'hui un courrier venu de Meru nous a fait partir trop tard.

Nous n'avions pas fait un kilomètre que la tête d'une girafe dépassant les mimosas m'arrête. Je m'étais pourtant résolue à ne plus en tuer. Enfin, la mort de celle-ci ne sera pas inutile, car en fait de viande, au camp, il n'y a plus que celle du buffle d'hier lequel était bien beau mais vieux et dur proportionnellement.

Peu de temps après ce coup de carabine, nous arrivons au bord d'un ruisseau. Le terrain aride, les buissons épineux font place à de grands espaces ombragés d'arbres sous lesquels s'est étendu un tapis de hautes herbes. La rosée perle encore à tous les brins. Il règne une fraîcheur délicieuse. Une forte odeur, une odeur que je reconnais pour l'aimer me guide sous ces voûtes humides vers une plante de gardénia monstre, haute comme un chêne vert, touffue de la base à la cime et couverte de grandes fleurs.

Nous suivons le ruisseau et entrons bientôt dans un bois de palmiers. Tout d'un coup un des noirs fait un saut en l'air!... Il vient de marcher sur un piton. Malheureusement, effrayé par les cris, le reptile s'est enfui à travers l'herbe épaisse; nous ne pouvons le revoir.

Cette après-midi, des Somalis, conducteurs de chameaux, qui nous sont destinés, sont venus à notre camp demander protection

contre un *Commissionary* anglais qui, disent-ils, les aurait arrêtés, leur défendant de poursuivre leur route. Tous les nègres sont plus ou moins menteurs. Néanmoins, assez curieux d'éclaircir cette histoire, nous prenons nos mulets et nous traversons la rivière à gué; vers 17 heures nous arrivons au *boma*¹⁾ résidence de quatre soldats noirs chargés de protéger le passage des convois de ravitaillement entre Meru et Marsabit. Une maison blanche, quelques huttes entourées d'une enceinte de ronces artificielles, occupent un monticule. De l'autre côté du fleuve une plaine s'étend jusqu'aux pieds des montagnes qui s'étagent en amphithéâtre à l'horizon. Le fonctionnaire anglais nous reçoit très aimablement et, après lui avoir expliqué le but de notre enquête, nous nous en retournons.

Cette fois nous passons la rivière au moyen d'un bac dépendant du poste, pour éviter un bain de nuit au passage du gué. Mais ce bac est très mal équilibré, l'eau entre par-dessus bord et nous risquons de chavirer.

Nous suivons une route que nous ne connaissons pas pour le retour. La lune nous éclaire jusqu'au moment où nous pénétrons sous des ombrages précurseurs de l'eau. Dans l'obscurité presque complète, nous marchons à travers de hautes herbes jusqu'à un petit affluent du Guasso Nyiro. Force nous est alors d'abandonner les mulets que nous envoyons avec les *Sais*²⁾ chercher un gué. Quant à nous, nous traversons à tâtons sur un tronc d'arbre et bientôt nous sommes au camp.

Neuman Camp, 13 décembre.

Les *gambéras* s'étaient mis en tête de nous faire tuer un buffle aujourd'hui. Loin, très loin, à travers la plaine ensoleillée, puis sous de grands arbres qui étendent leurs parasols au-dessus d'une herbe fraîche, et enfin à travers des fourrés d'épines, ils nous ont emmenés vers les montagnes, jusqu'aux pieds des contreforts du Mont Kenia. Tout cela pour ne trouver pas même de traces.

Comme nous revenions, des girafes que nous apercevions depuis longtemps à l'horizon, traversent la plaine et viennent

1) Boma — Enceinte fortifiée.

2) Sais — dérivé d'un mot indien signifiant muletiers.

VOYAGES EN AFRIQUE

hardiment à nous. Nous en comptons vingt-sept rangées en ligne de bataille.

Un peu plus tard, le *gambéra* ayant sondé à la lorgnette un buisson recouvrant une masse brune me déclare que « ce n'est que de la terre ». La troupe repart mais je reste sceptique, continuant de fixer cette termitière insolite.... Est-ce un effet de la faim ou de ma simple imagination, je jugerais qu'elle a bougé!... Nous voilà à hauteur du buisson. Je saute de mon mulet, j'arrache ma carabine des mains du *gambéra* stupéfait.... La terre s'était levée et nous faisait face. Pauvre grosse bête, je ne l'avais pas cherchée, ayant déjà tué un rhinocéros ce matin, mais je l'avais eu belle et... l'occasion fait le larron.

Neuman Camp, 14 décembre.

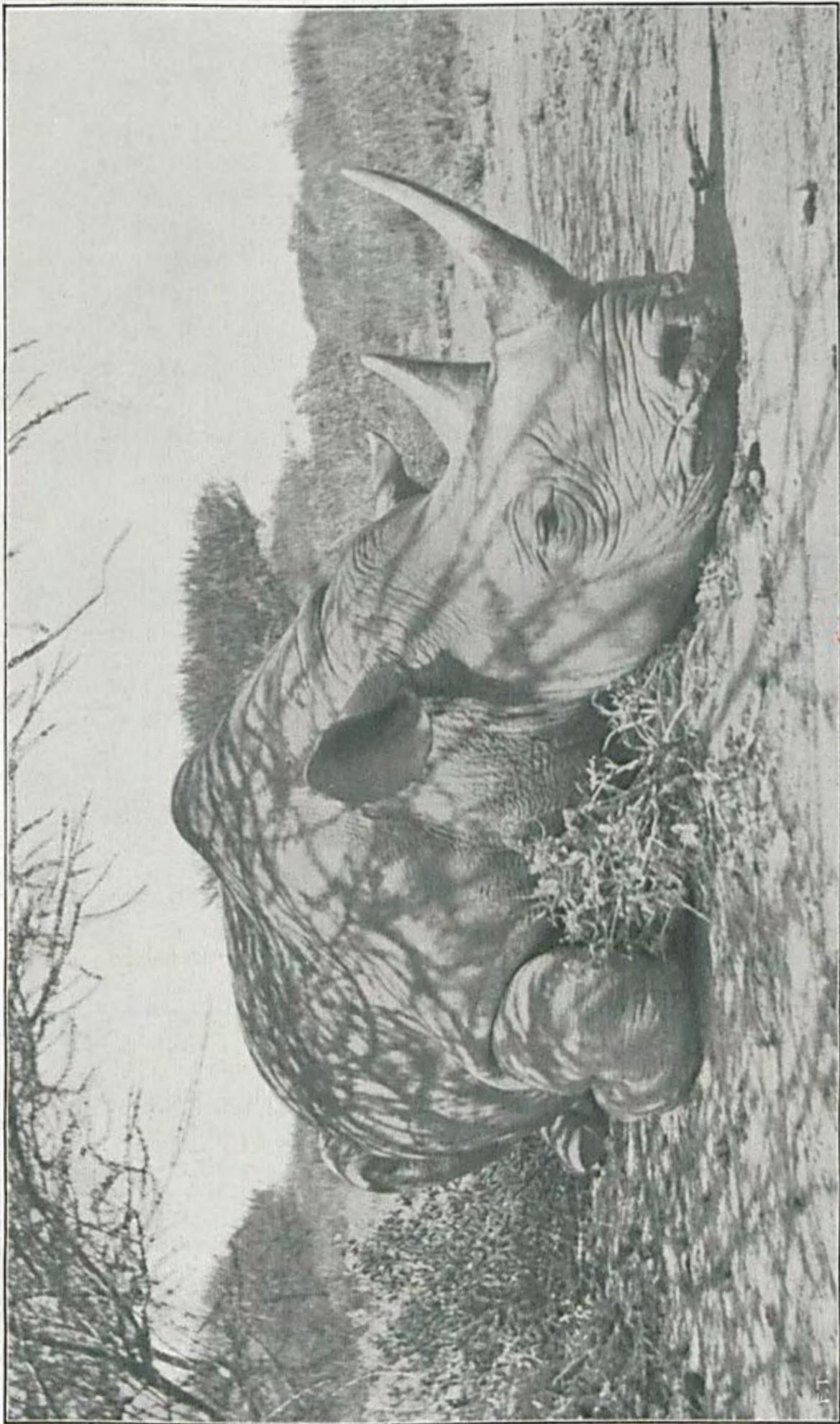
Journée de repos pour les noirs qui l'ont bien gagnée, ayant marché hier leurs douze heures. C'est pour nous aussi un repos délicieux que nous passons à l'ombre, près de l'eau du ruisseau.

Beaucoup d'oiseaux de proie tournoient au-dessus du camp. Les milans sont les plus familiers. Ils volent et plongent tout à coup les jambes allongées, saisissent la proie dans leurs serres et repartent sans avoir fermé les ailes. Les vautours chauves posés sur un arbre mort, ont l'air de tenir conseil. Les marabouts, pompeux et ridicules, marchent en agitant leur gosier nu et répugnant, puis s'enlèvent et vont se poser au haut d'un arbre pour digérer un repas gloutonnement avalé. Très haut dans les airs, des aigles aux ailes immobiles décrivent lentement leur orbe silencieux. Plus loin des cigognes s'assemblent pour l'émigration formant une tache blanche dans l'herbe verte.

J'entends des cris d'outardes, de pintades, de perdrix, de cailles.... Au bord de l'eau, deux grosses oies brunes et blanches se pourchassent avec des gloussements antipathiques. Un vol d'ibis noirs vient de passer au-dessus des tentes.

Sur une petite plage, de l'autre côté de l'eau, des vanneaux ont élu domicile et nous rabattent les oreilles de leurs sifflements aigus. Les hirondelles volent vite, vite, gobant les mouches, effleurant l'eau de leurs ailes légères.

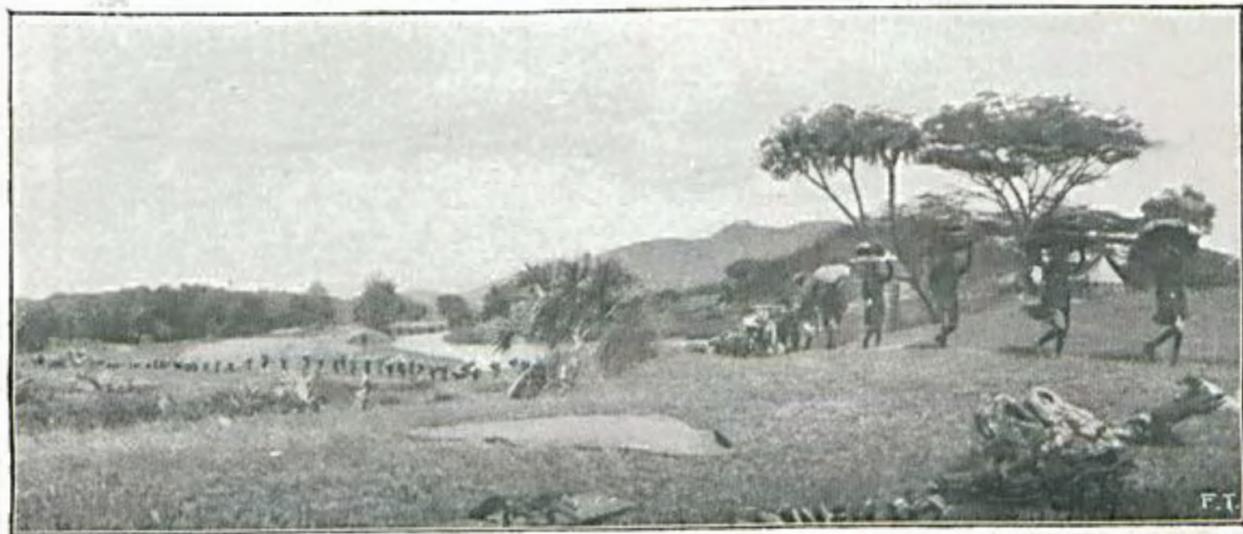
Les petits oiseaux se sont familiarisés avec notre présence. Sur l'arbre qui domine ma tente il y en a des quantités, de tou-



Un buisson recouvrant une masse brune... (p. 304).



Un rhinocéros que nous avons réveillé en sursant... (p. 305).



La caravane de *Mr. Barkly* (p. 308).

NEUMAN CAMP

tes formes et de toutes couleurs: gros becs, tourterelles, martins-pêcheurs, merles bleus et tant d'autres!...

Neuman Camp, 15 décembre.

Nous poursuivions depuis quelque temps une belle autruche, un mâle à plumes noires et blanches. Ces diables de bêtes vont, vont,... s'arrêtent un moment, secouent leur plumage, repartent.... Tout à coup mon *gambéra* qui était éloigné de moi de quelques pas, s'arrête, recule, fait des gestes.... Grand bruit de galop, souffle puissant.... C'était un rhinocéros que nous avions réveillé en sursaut et qui nous chargeait à fond de train.

Campement des ticques, 18 décembre.

Partis ce matin avant l'aurore, éclairés encore par la clarté mourante de la lune, nous avons marché longtemps à travers les herbes humides de rosée. Bientôt le soleil se lève. Il est sorti droit en face de nous, de derrière les monts qui barrent l'horizon d'une ligne noire. Ses rayons aveuglants ont vite fait de réchauffer la terre après la nuit froide. En silence nous arrivons aux marais entourés de hautes herbes. D'après les dires des *gambéras*, à cette heure divine où la nature dépouille ses voiles, nous devions voir se défiler une horde de buffles. Les uns derrière les autres, écrasant les herbes de leurs corps pesants, ils devaient avancer dans la boue grasse où se marqueraient leurs larges empreintes; ils devaient se frayer un passage à travers des roseaux d'un vert foncé qui élèvent leurs couronnes brunes au-dessus de l'eau; ils devaient boire goulûment, relever leurs têtes fières, laisser retomber des coins de leurs bouches le trop-plein de leurs larges lampées.... Ils devaient.... mais nous n'avons rien vu que la nature toujours belle.... et, après avoir fait religieusement le tour des marais, nous sommes rentrés.

Et voilà pourquoi nous nous sommes transportés ici avec 25 swhaili et un bagage réduit au minimum. Dérangés dans leurs habitudes, les buffles ont quitté les environs de Neuman camp et, selon les *gambéras*, ils ont dû émigrer vers ces parages.

J'ai baptisé l'endroit où nous sommes campés du nom de ces horribles et innombrables insectes qui nous y ont assaillis dès notre arrivée. Une chasse dont on ne parle pas, celle des ticques! et combien désagréable!

Aujourd'hui la chance m'a souri. J'avais marché seulement deux heures et demie quand, parvenue au versant d'une petite colline, j'examinais à la lorgnette un rhinocéros immobile dans la plaine. Le *gambéra* me tire par la manche, me passe ma carabine avec une mimique muette, mais expressive. J'écarquille les yeux, et je finis par voir entre des buissons, passer un buffle au trot. Il prend la direction d'une petite clairière. J'épaule et j'attends. Peu de secondes après, l'animal traverse en effet mon champ de tir. Ma balle le blesse, mais il ne tombe pas. Il tourne vers la plaine et ne va pas vite, alourdi par sa blessure. Mon second coup le fait ralentir encore. Enfin, ma troisième balle l'achève.

En revenant, nous sommes soudain arrêtés par un bruit de galop furieux, semblable à celui d'un régiment qui charge. Au loin tourbillonne un nuage de poussière. Des centaines de zèbres galopant en rangs serrés, puis des centaines d'*orix*. Nous distinguons de ces derniers les cornes droites qui se détachent comme une forêt mouvante sur le ciel clair. Derrière eux, ventre à terre, tâchant de les rejoindre et donnant toute l'allure dont il est capable.... arrive notre mulet à provisions!... La vision de la liberté avait sans doute traversé comme un éclair la cervelle de la pauvre bête et elle faisait un effort désespéré pour se joindre aux hordes fuyantes. A chaque foulée de galop les casseroles que contenait son bât sonnaient un bruit de ferraille qui ajoutait à l'épouvante des animaux en déroute.

Retournant sur nos pas, nous trouvons le muletier étendu dans l'herbe. Sa bête en s'enfuyant l'y avait jeté d'une forte ruade.

Neuman Camp, 22 décembre.

Revenus à Neuman Camp depuis deux jours, il nous a semblé rentrer au bercail, tant nous étions déjà habitués à ce coin de terre et tant il est bon de retrouver, même et surtout dans la brousse, des chaises, des tables, enfin un peu de superflu.

Aujourd'hui, nous avons exploré l'autre rive en amont du fleuve. A l'heure matinale et fraîche, des singes, de petits écureuils, des oiseaux de toutes sortes s'agitaient dans les branches des grands arbres.

NEUMAN CAMP

Mon premier coup de fusil est pour un *phacochère*, un de ces animaux les plus affreusement laids qu'on puisse rêver. Nous nous engageons ensuite sur les collines pierreuses et traversons des espaces remplis de petits arbres épineux, on dirait des vergers de prunelliers. Nous montons sur des pierres roulantes. Il est heureux que mon mulet ait bon pied et bon œil, car j'ai assez à faire sans m'occuper de lui. Il faut me garer des branches et de leurs épines.

Sur un gros rocher rond qui émerge très haut du fouilli de verdure où il met une tache claire, une girafe est plantée toute droite.

Regardée de bas en haut elle paraît un animal fantastique. Après nous avoir considérés quelque temps, immobile, elle tourne sur elle-même, sans avoir l'air de remuer, puis elle rentre dans le bois rejoindre un troupeau dont nous apercevons les longs cous dépassant les arbres. Toutes alors disparaissent de cette excentrique allure qui donne au chasseur inexpérimenté l'illusion de bêtes blessées qui vont tomber.

Naturellement la journée ne se passe pas sans que nous rencontrions quelques rhinocéros. Nous ne les inquiétons pas. Sur un seul je décharge ma carabine. Il dormait. J'allais le laisser tranquille comme les autres, mais réveillée en sursaut par notre passage, il se lève, souffle, renifle et nous charge. Les mulets et les porteurs sont sur sa route. Il va contre eux tête baissée. « Tirez vite ! » me crie le *gambéra*. C'est ce que je fais et l'animal tombe.

Neuman Camp, 23 décembre.

Nous avons battu le pays du nord au sud, de l'est à l'ouest, trouvant partout du gibier, mais d'habitants, nulle trace. La contrée est absolument dépeuplée. Depuis l'unique village Massai que nous avons rencontré à deux jours de Nyieri, jamais plus nous n'avons pu voir un indigène.

Neuman Camp, 25 décembre.

Le jour se lève radieux pour fêter Noël. Tout chante dans la nature rayonnante de beauté. Les oiseaux, les insectes, l'eau qui murmure doucement, la brise qui se joue dans les arbres, tout est harmonie. L'air est saturé de parfums; une profusion de

VOYAGES EN AFRIQUE

fleurs se pâment sous les chauds rayons du soleil, comme une multitude d'encensoirs faisant monter vers le ciel les essences les plus fines. Tout autour de nous dit: Adore.... Adore Celui qui t'a fait naître, celui qui t'a donné cette admirable nature pour y vivre et exalter la gloire de son nom!

Non loin de ma tente résonne un galop plus décidé que celui de nos mules et qui me tire de mon extase. C'est un blanc qui accourt! C'est un évènement.

Ayant mis pied à terre, il me rappelle qu'il était à Kika lorsque nous y sommes passés, il y a quatre ans. Son léger accent en parlant Anglais me fait me souvenir tout de suite non de son nom que je n'ai jamais su, mais de son histoire. C'est un autrichien qui, ayant tué quelques personnes on ne sait trop pourquoi, avait dû quitter précipitamment le pays et *si era dato alla macchia*¹⁾ dans la brousse africaine! Il est maintenant chef de caravane pour le compte de *Mr. Barky*, grand banquier de Londres. Ce dernier est venu chasser ici et a amené avec lui ses deux filles. L'Autrichien est venu s'informer de la direction dans laquelle nous comptons chasser ces jours-ci, de façon à ne pas nous gêner les uns les autres et de ne pas nous envoyer des coups de fusil.

Neuman Camp, 26 décembre.

Le somali Hadji-Ali-Aden, est arrivé l'autre soir avec 47 chameaux. Il a tenu parole. Il ne manque que trois bêtes au nombre qu'il nous avait promis. Il est même arrivé avant la date fixée.

Voulant s'assurer si ces chameaux seront en nombre suffisant, Piscicelli ordonne une mobilisation générale des tentes, des caisses et des vivres.

Les vivres ne sont pas les bagages les moins encombrants. Si la nourriture du noir est en général des plus économiques et rudimentaires — une mesure de farine par jour — le somali a d'autres exigences. Il lui faut, — en plus de sa paye toujours supérieure à celle qui est donnée aux autres races, une livre de thé, du sucre, du riz et une sorte de graisse appelée *gui*. Par parenthèse, les somalis sont les serviteurs les plus prétentieux et les plus insupportables qu'on puisse rencontrer; orgueilleux et détestables, ils sont à éviter dans les voyages en Afrique.

¹⁾ Se jettant dans la brousse.

LES BRACONNIERS DE LA BROUSSE

Donc, ce matin, dès 8 heures, la répétition générale du départ a commencé. Ce n'est qu'à 16 heures que, tous les chameaux étant chargés, on a pu constater que leur nombre était à peu près suffisant.

Les chameaux une fois déchargés et renvoyés au pâturage, nous avons éprouvé une impression de soulagement. Nous n'étions plus habitués au bruit et au tumulte. Beaucoup de ces animaux ne sont pas dressés. Certains refusent de s'agenouiller, de se laisser charger. Pourtant hier onze déjà ont été punis. Ils sont restés toute la journée privés de nourriture, avec un pied attaché au genou. Cette peine ne les avait pas calmés. Ils mugissaient, bavaient, se lamentaient, faisaient un vacarme assourdissant. Quelques-uns s'échappaient chargés de caisses de vivres et faisaient des sauts de moutons en tournant en rond. Les cordes se brisaient, les caisses s'éventraient en tombant à terre, les boîtes de conserves s'éparpillaient un peu partout et au dessus de ce beau désordre un nuage noir a crevé, répandant sur nos provisions des torrents d'eau!...

Neuman Camp, 28 décembre.

J'avais tort d'écrire l'autre jour que cette contrée était absolument dépeuplée. Il y rôde une tribu de nomades que j'appellerai les braconniers de la brousse. Les Andorobos n'ont ni villages, ni cultures, ni troupeaux. Ils vivent uniquement de leur chasse.... et de celle des autres. Ils tuent le petit gibier à l'arc et tendent des pièges aux grosses bêtes, une corde près de terre, l'animal la heurte en passant et en fait basculer un lourd morceau de bois se terminant par une pointe en fer enduite d'une épaisse couche de poison; une fois piquée, la bête ne peut aller loin, les Andorobos la guettent, la suivent, la voient tomber; ils sectionnent l'endroit empoisonné et mangent le reste.

Ces sauvages fuient le blanc mais rôdent autour des caravanes, prêts à profiter du gibier abattu par les fusils. Ils sont là, près de vous, mais invisibles....

Aujourd'hui, n'ayant pu rejoindre les buffles que nous poursuivions, nous étions tombés dans un fourré où se tenaient deux rhinocéros. Tous les deux ayant été tués, je faisais scalper le premier. L'opération est toujours assez longue. J'assistais à ce travail et j'observais les innombrables oiseaux de proie qui s'é-

VOYAGES EN AFRIQUE

taient rassemblés au-dessus de l'autre cadavre. Dès qu'une bête tombe, de tous les points de l'horizon ces voraces accourent. Je les voyais tournoyer très haut dans le ciel, puis descendre rapidement sur la dépouille même ou autour d'elle, s'envoler, se poursuivre s'arrachant du bec les lambeaux de chair.... Lorsqu'à l'improviste l'air retentit d'un bruit extraordinaire, un grand bruit métallique, comme des cliquetis d'épées.... Instinctivement je saisis ma carabine. Les hommes ne sourcillent pas. Tous les oiseaux de proie, m'expliquent-ils, se sont envolés en même temps. L'un d'eux, plus curieux que les autres, avec d'infinies précautions, s'en va vers le rhinocéros abandonné. Il revient me dire tout bas : « Les Andorobos sont là ! »

Je veux les voir. En silence, marchant sous bois, nous formons un cercle pour qu'ils ne puissent nous échapper. Ils nous croient déjà loin et, sans méfiance, ils causent en arrachant la viande qu'ils dévorent crue. Ils sont trois. En ce court laps de temps ils ont mangé les deux énormes filets de l'animal. Ils ne s'aperçoivent enfin de notre présence que quand notre cercle s'est resserré et qu'ils ne peuvent plus fuir.

Ils ressemblent aux Massais dont ils parlent la langue mais ils n'ont nullement leur instincts de pasteurs. Si vous leur donnez un troupeau, m'explique un de nos noirs, ils en tueront de suite toutes les bêtes : ils sont persuadés que le bêlement du mouton fait mourir leurs enfants.

Je leur pose quelques questions et je braque sur eux mon *kodak*. Ils tremblent. Mes hommes me disent qu'ils ne comprennent pas ce que je leur veux et qu'ils ont grand peur....

Il faut songer à regagner le camp. Nous sommes allés plus loin que je ne croyais et il est tard ; au retour je perds encore du temps. Je suis un troupeau de girafes dont quelques-unes sont toutes petites. Puis je tue un *orix* pour en donner la viande à mes noirs qui ont travaillé tout le jour. Je les laisse autour de la bête qu'ils dépècent. Le soleil baisse rapidement. Je remonte sur ma mule et m'en vais seule vers les tentes vertes que j'aperçois au loin.

Devant moi la plaine, dorée à peine par les derniers rayons de soleil qui perce entre les grandes feuilles des palmiers ; à ma droite, les montagnes encore illuminées, à gauche, le fleuve bordé de grands arbres devenus très sombres dans le jour déclinant.

LES BRACONNIERS DE LA BROUSSE

Distraite par la beauté du paysage, j'avance au pas lent, fatiguée de ma bête. J'arrive au sommet d'une crête à peine dessinée et dans la légère dépression du sol, devant moi, — j'en puis à peine croire mes yeux! — sautent et jouent cinq énormes léopards!...

1^{er} janvier 1911.

Les rhinocéros nous persécutent! Nous ne voulons plus d'eux et ils se mettent partout sur notre chemin, entravant malencontreusement notre chasse. Aujourd'hui, tandis que nous étions très occupés à démêler des pistes fraîches de buffles parmi d'innombrables traces, un rhinocéros accourt au galop, le museau près de terre, soufflant furieusement et mettant la déroute dans notre suite. Les mulets fuient, les porteurs se dispersent, je n'ai que le temps de tirer l'animal; la chance veut qu'il soit pourvu de deux cornes presque égales, ce qui constitue un beau trophée.

L'autre jour encore nous marchions péniblement sous d'épais buissons épineux quand un dos brun couché dans l'herbe, attire notre attention. « *Faro* » (rhino) disent les hommes. A voix basse s'entame alors une discussion sur les cornes de la bête et sur le point à savoir si elle valait un coup de fusil. Nous avons beau écarquiller les yeux et tour à tour nous baisser et nous soulever, nous ne réussissons pas à voir sa tête. Pendant ce débat l'animal se lève et part.... C'était un buffle!

CHAPITRE DEUXIÈME.

DU GUASSO NYIRO À MARSABIT. - LES RIVIÈRES MORTES. VISITES NOCTURNES. - SAMBUROS ET RENDILLAS.

Au pied du *boma* Guasso Nyiro, 4 janvier 1911.

Nous voilà de nouveau en route après un mois de villégiature à Neuman Camp, mais le départ a présenté quelque difficulté. Les derniers jours ont été orageux; il a fallu toute la force de caractère de Piscicelli pour contraindre à l'obéissance les chameliers somalis. Leurs exigences augmentaient sans cesse et leurs récriminations dégénérent en révolte. Hier soir, au dernier moment, l'ordre du départ donné pour ce matin, ils demandèrent une augmentation de salaire, menaçant de nous quitter tous. Nous n'ignorions pas que sans eux nous aurions d'infinies difficultés; non seulement nos Swahiles ne savent pas conduire un chameau, mais ils en ont une grande peur. Néanmoins nous n'avons pas cédé et leur avons immédiatement donné congé: ils ont déclaré qu'ils partiraient sur l'heure.... Mais ce matin tous étaient à leur poste, soumis et en bon ordre.

Le chargement des bêtes eut lieu au milieu d'un bruit assourdissant de cris, de jurons, de beuglements. Enfin tout se calma et la caravane commença à passer l'eau.

Au beau milieu du gué un chameau rétif s'arrête brusquement. Il cherche à se débarrasser de son conducteur en lui allongeant de grands coups de ses gros pieds flasques. C'est de ses pieds

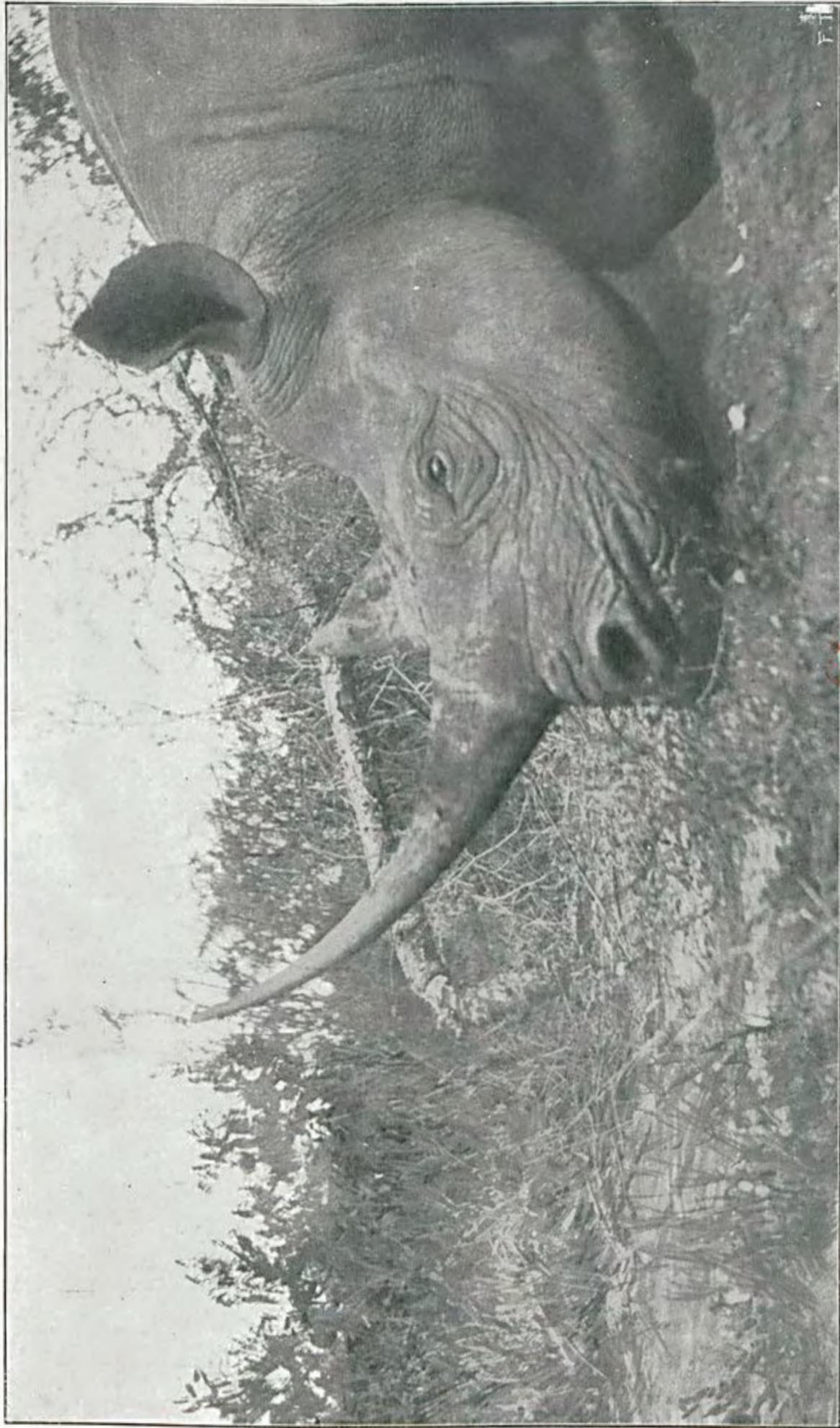


Rhinocéros mort (p. 310).

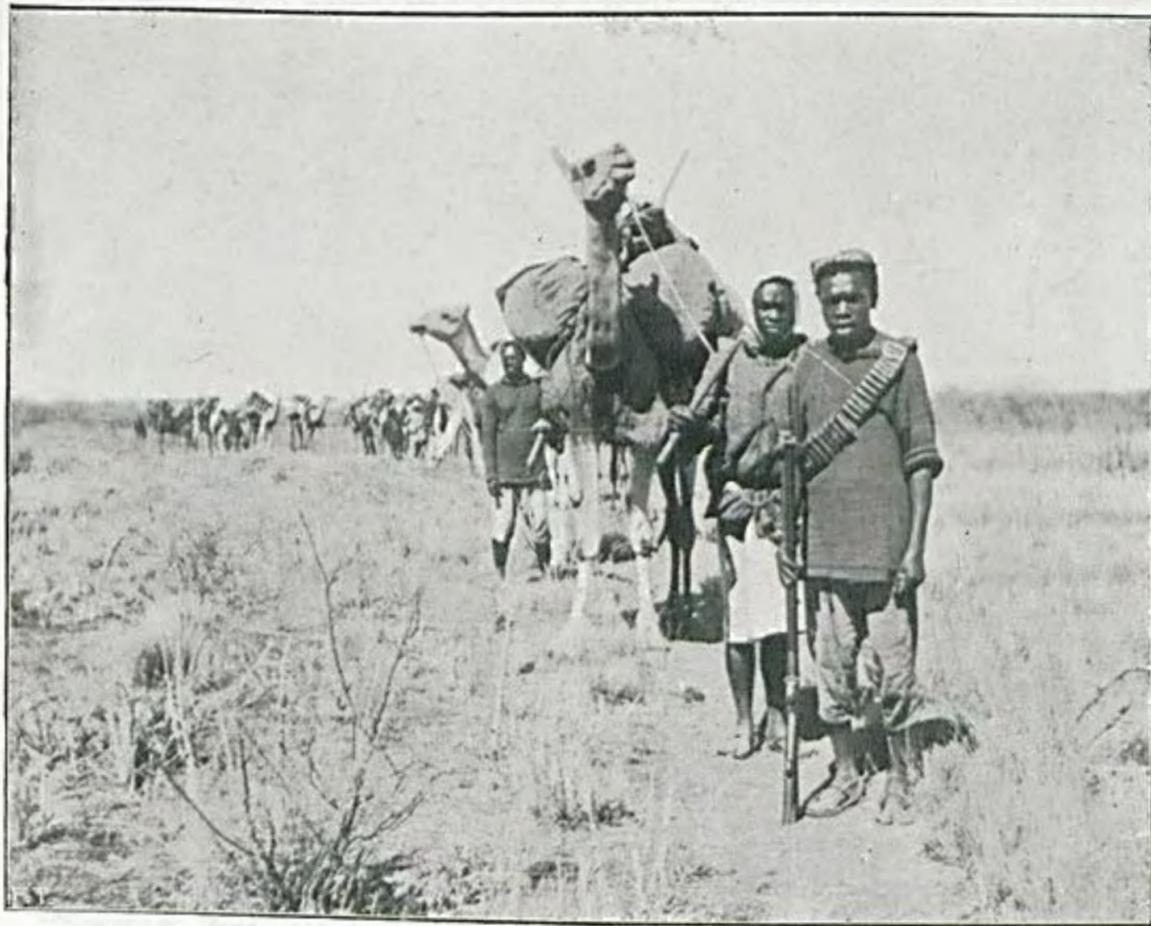


Ils arrachent la viande qu'ils dévorent crue... (p. 310).

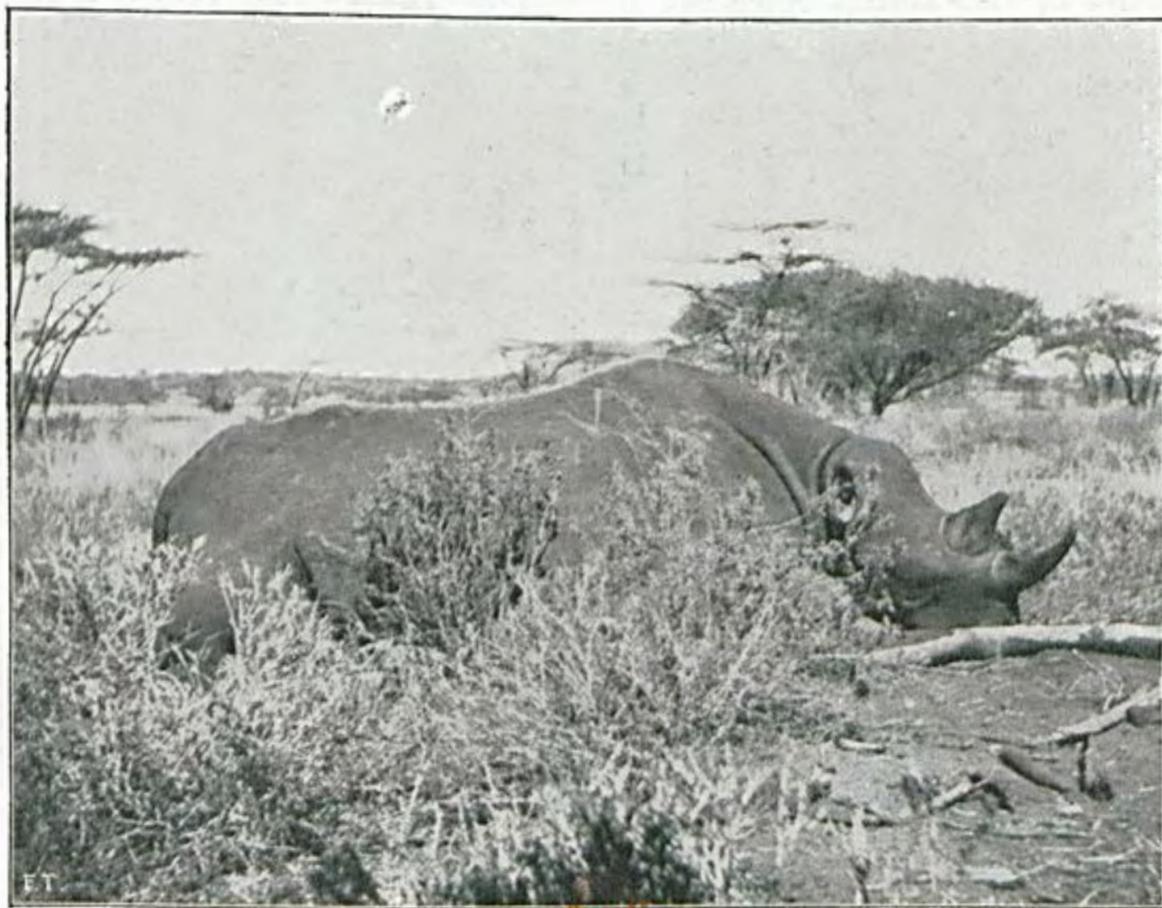




Tête de rhinocéros (p. 311).



En route vers le pays de la soif (p. 312).



Un rhinocéros était venu tout près de nos tentes... (p. 313).

DU GUASSO NYIRO À MARSABIT

de devant qu'il joue ainsi au grand péril de l'équilibre qu'il finit par perdre; le courant le pousse, l'emporte, il roule avec sa charge.... Hélas! au moment où elle disparaît sous l'eau, je reconnais la caisse contenant.... le chapeau! celui que j'avais emporté tout exprès pour n'avoir pas trop l'air d'une sauvage à mon retour à Naples!...

Je me retourne.... Un autre chameau danse la gigue. Cette fois c'est une caisse de vin qui saute et le contenu s'en répand à terre.

Un troisième, trop malade pour marcher, doit être abandonné. Deux de nos mulets sont déjà morts.

Le long de la courte étape qui nous mène de Neuman Camp au *boma*, sur la rive gauche du Guasso Nyiro, nous subissons des séries de désastres. Les chameaux beuglent sous les coups de lanière, beaucoup refusent de se relever, d'autres cassent leur corde et s'en vont au trot dans les broussailles, secouant et perdant leurs charges, les hommes courent derrière eux en vociférant. Du mobilier de ma tente j'ai une malle défoncée, une table et une chaise brisées. Somme toute, les choses ont mieux marché que nous ne l'espérions.

.... Un rhinocéros, venu se promener tout près de nos tentes, a interrompu mon journal. Quoique le soleil fût déjà bas, nous avons voulu le photographier. Piscicelli s'était déjà précipité, le kodak en mains. A tout hasard, j'avais emporté ma carabine. Bien m'en a pris! Nous avons pu nous approcher jusqu'à dix mètres, l'animal semblait inquiet, il s'en allait.... mais non, il ne faisait qu'un tour pour prendre le vent. Brusquement il fond sur nous.... Une première balle le rend plus furieux, une seconde le fait rouler à terre; il était temps....

Camp des Borans, 5 janvier. - Altitude: 1040 mètres.

La grande difficulté de la route du Guasso Nyiro à Marsabit-Moyale, est le manque d'eau. En prévision de cette disette, nous gardions depuis le commencement du voyage toutes nos bouteilles vides. De plus, le Capitaine a fait fabriquer des outres destinées à contenir l'eau nécessaire aux porteurs.

Ce matin, l'on n'avait pas fini de charger le chameau porteur d'eau, qu'il se relève furieux, secoue les outres qui tombent à terre, et en écrase une de son pied pesant.

VOYAGES EN AFRIQUE

Nous avons quitté, pour ne jamais plus les revoir, les rives du Guasso Nyiro. Marchant vers le nord nous tournons le dos au Kenia dont le soleil illumine le front neigeux.

L'étape est longue. Nous n'arrivons au camp qu'à 14 heures et demie, ayant égrainé sur le chemin des chameaux fatigués ou récalcitrants. Sans doute Hadgi, le Somali, a tenu parole quant à la date où il devait fournir ses bêtes et quant à leur nombre, mais il ne s'était engagé à rien quant à leur qualité. Les trois quarts sont jeunes et pas dressés.

La température me semblait plus élevée aujourd'hui que de coutume; le thermomètre ne marque que 36° sous ma tente et la brise est fraîche; mais le terrain plus dénudé produit une réverbération violente qui est une grande fatigue pour les yeux.

Caura, 6 janvier. - Altitude: 900 mètres.

Ni les hommes ni nous, n'avons encore souffert la soif. Quant aux chameaux, nul n'ignore leur grande sobriété. Seuls, les moutons et les mulets ont l'oreille un peu basse.

Nous cheminons sur un terrain plat, entre deux chaînes de collines. Çà et là des buissons dispersés, des arbrisseaux, des touffes de plantes basses, nulle part une fleur, pas un oiseau. Le terrain, de sable granuleux, est de couleur brune, rougeâtre même.

Après six heures de marche, nous arrivons au vaste lit d'un fleuve qu'ont abandonné les eaux. Le sable reluit, sec, brûlant, nous renvoyant les flèches de feu du soleil.

Sur la rive, nos tentes sont dressées à l'ombre des grands acacias. La terre est jonchée d'épines monstres tombées de ces arbres. L'une d'elles traverse le cuir de ma forte chaussure et se plante dans mon pied.

L'eau se trouve à cinq ou six mètres sous terre, dans le lit du fleuve. Des puits y ont été creusés et, sur leurs bords, des abreuvoirs formés de troncs d'arbres creux. La tribu nomade des Rendillas y mène boire ses troupeaux. Malgré leur sobriété légendaire, nos chameaux acceptent l'eau de bon gré.

Lakaia, 7 janvier.

Nous allions partir ce matin quand arrivèrent, — en route pour.... qui sait où? — des Samburos. Ils étaient armés de lan-

LES RIVIÈRES MORTES

ces et de petits boucliers longs et étroits en osier tressé. Comme les Akikuius, ces sauvages ont les oreilles ornées. Leur type se rapproche de celui des Massais.

Merilla, 8 janvier.

Ce matin, comme nous déjeunions, Susan et moi, accourt le porte-fusil de Piscicelli. Parti de grand matin à la poursuite d'un lion, le Capitaine nous faisait dire de gagner sans lui l'autre camp. L'animal blessé s'était traîné dans des buissons inextricables; il l'entendait gémir et rugir, mais impossible de le voir.... Nous partons et ce soir Piscicelli est arrivé avec la dépouille du lion.

Chaque jour, autour du camp, les vautours se posent — repus, immobiles, — sur des branches. Les yeux mi-clos, le cou rentré, le dos voûté, ils attendent le retour de la faim.

D'un coup de carabine, j'abats l'un de ces ignobles oiseaux. Il est de grande espèce, gris, au ventre blanc, à la tête moins chauve que celle de ses compagnons. La balle lui a seulement brisé une aile. Tombé à terre, il se met à courir. Un *boy* lui jette une pierre. Il s'arrête, s'aplatit, cache sa tête, seul point vulnérable, sous ses ailes. Nous nous approchons, le croyant mort. Il se relève, me charge, le bec ouvert! Mon ombrelle me sert de bouclier. Il se retourne alors vers le *boy* qu'il attrape à la jambe. Il meurt enfin après avoir vomi comme un être humain!

Nous montons une rampe granitique. De gros blocs de toutes teintes surgissent çà et là, le sol est rayé de longues veines. La végétation se fait plus rare, les arbres sont rabougris et plus espacés. Puis nous descendons en pente douce vers des champs remplis de plantes dépourvues de feuilles, toutes desséchées, touffes de petits balais d'un gris ardoise; nous longeons ensuite une haute muraille faite d'énormes blocs de pierre jetés les uns sur les autres par les mains de la nature. De nouveau nous retrouvons les pauvres plantes basses, les arbustes espacés, le terrain pierreux; à notre gauche, assez loin vers l'est, se dessine une chaîne de montagnes et en face de nous, très loin, d'autres montagnes détachées les unes des autres.

Deux lignes de palmiers révèlent le lit d'une rivière. Celle-là encore est à sec. C'est la rivière morte, la rivière de sable et de

VOYAGES EN AFRIQUE

feu qui ne connaîtra plus jamais la caresse de l'eau fraîche glissant sur son sable fin. Le soleil implacable l'a bue goutte à goutte et y darde chaque jour ses rayons brûlants. Une falaise isolée, toute noire, s'élevant droite, sinistre, au-dessus du sable d'or, rappelle qu'autrefois une eau abondante a dû arrêter ici dans sa course diabolique une monstrueuse coulée de lave.

Notre camp est établi sur la rive gauche. Nous déjeunons. Hier l'eau avait un goût de terre, aujourd'hui elle est salée! Le *Hadji* déclare qu'elle est tout à fait du goût des chameaux. Quant à nous, elle ne peut nous rafraîchir. Il faut renoncer au thé et au café. Pourtant il va falloir rester ici 24 heures, ce repos étant destiné à prolonger d'autant la vie de nos montures.

J'entreprends une longue marche dans la vallée de la rivière morte. Des pierres noires, volcaniques, jonchent le sol sans y adhérer, elles roulent au moindre choc, vous faisant perdre l'équilibre et vous tordant les pieds. Parvenue au sommet d'une crête qui domine la vallée, je m'arrête, saisie d'admiration. J'oublie la marche pénible, j'oublie mes pieds endoloris, j'oublie la chasse, j'oublie tout.... La vallée est vêtue de rose. Le couchant est irradié de rouge; sous les rayons vermeils, une gorge de rochers de granit rouge accentue encore sa violente couleur; des couleurs de chair sont partout; une teinte rose adoucit la raideur des palmiers qui jettent l'ombre de leurs éventails sur le sable rose lui aussi. Seules les choses qui restèrent telles que Dieu les a faites ont le secret de parler à l'âme.

20 heures.

Tout dort. Peu à peu les conversations des noirs se sont tues. Un à un ils se sont roulés dans leurs couvertures et se sont endormis autour des feux. La flamme est morte, il ne reste que des tisons rouges. Pas un cri d'animal, pas un insecte dans l'air; la brise est tombée, pas une feuille ne bouge, pas un nuage au firmament.... Seule la clarté blafarde de la lune habite cette étrange nature.

Merilla, 9 janvier.

Je m'étais à regret arrachée à la splendeur de la nuit et m'étais endormie dans ce rêve de tranquille beauté. Mais bientôt tout change; je suis réveillée en sursaut par les bruits les plus

SAMBUROS ET RENDILLAS

horribles. Ce sont les aboiements lointains de chiens sauvages chassant en meutes, puis les hurlements plus distincts des chacals, plaintes tragiques mêlées aux glapissements sinistres des hyènes, aigus et saccadés comme des rires de damnés. Ces affreuses bêtes se répondent de tous les coins du camp qu'elles ont envahi. Un braiement guttural de *Grevy zebras*, suivi d'un galop de plus en plus rapproché.... et la horde folle passe entre les tentes, bousculant tout sur son passage. Les hyènes ont fui, les chacals se sont tus. Le bruit des sabots frappant le sol desséché s'amortit, diminue, meurt peu à peu.

Le silence et le calme planent de nouveau sur la terre endormie.

Mais tout à coup un rugissement secoue l'air, déchire la nuit.... Un second, un troisième le suivent.... Un lion est contre ma tente!

L'occasion est trop belle. Je saute de mon lit, je soulève la tenture de ma porte et sors, la carabine en mains.... Hélas! la lune s'est couchée. L'obscurité complète me conseille une retraite prudente. Je rentre et me recouche.... J'entends au loin quelque temps encore les rugissements puissants et nobles du roi du désert; puis l'ombre retombe dans le silence!

La rive gauche du Guasso Nyiro est occupée par deux tribus : les Samburos et les Rendillas. Les premiers, de la famille des Massais, ont conservé le type somali, mais leurs origines se perdent dans la nuit des temps. La venue des seconds dans ces contrées est de date plus récente. Un Chef rendilla, actuellement encore vivant, certain Lug, âgé de 111 ans, raconte que son père, avec d'autres hommes de sa race, vint de la côte, évidemment du pays somali. La troupe s'était portée, on ne sait pourquoi, vers l'intérieur. Il doit y avoir de cela à peine deux siècles. La sécheresse étant venue, ils s'étaient avancés de plus en plus vers le centre. Là, ayant rencontré la tribu nomade des Samburos, ils se croisèrent avec elle. Mais leur type se conserva assez pur car l'origine était la même. Leur langue s'est abâtardie; pourtant les Somalis comprennent encore les Rendillas.

Tandis que les Rendillas possèdent de grands troupeaux de chameaux, les Samburos mènent paître d'innombrables bandes de chèvres et de moutons. Ils ont de petits ânes gris aux formes

VOYAGES EN AFRIQUE

rondes. Pour les conduire, ils leur percent le naseau et passent dans le trou l'une des pointes d'une fourche en bois. Ces ânes transportent des dames-jeannes pleines d'eau, faites de racines tressées et des récipients de cuir au col long et mince passés à la fumée, dans lesquels se conserve le lait.

Dans la saison des pluies, Rendillas et Samburos mènent boire leurs troupeaux tous les huit jours aux puits des fleuves à sec, — dans la saison sèche tous les deux jours. Sur une longueur de plusieurs kilomètres nous avons rencontré des milliers et des milliers de chameaux, de moutons et de chèvres. Réunis par troupeaux d'une centaine, ils se précipitaient avidement sur les abreuvoirs disposés autour des puits au fond desquels des hommes, généralement nus, remplissaient les auges à l'aide d'un morceau de palmier creux. Des femmes et des enfants conduisent les bêtes à grands cris, courant, lançant des pierres. Dès qu'un troupeau a bu, un autre le remplace et ainsi de suite sans interruption tout le long du jour.

Ces troupeaux sont beaux et gras. Je me demande pourtant ce qu'ils peuvent trouver à brouter dans ce pays.

Lasamis, 10 janvier.

Des taches mauves viennent jeter une note gaie dans le paysage désolé. Ce sont des buissons de campanulacées. Dépourvus de feuilles, ils sont couverts de fleurs. C'est à se demander comment tant de fleurs peuvent naître sur une même plante et dans un sol si desséché.

Je vais « faire la viande » pour les porteurs et je trouve beaucoup plus de gibier que je ne m'y attendais. En peu de temps je rapporte un *gerenuk* et une *Grant's gazelle*.

Le plateau que nous suivions depuis quelque temps s'est arrêté brusquement. Au-dessous de nous s'étend une vallée de rochers lisses et de sable, avec au milieu un grand palmier seul. C'est un paysage de l'Afrique du Nord avec des couleurs d'Orient.

Encore des troupeaux autour des puits. Ici l'eau est presque à fleur de terre et, Dieu merci, moins salée. C'est un bonheur, car demain nous n'en trouverons pas et nous devons ensuite faire une longue étape avant de rencontrer un nouveau puits.

DU GUASSO NYIRO À MARSABIT

Plaine de Varagogio. - Campement sans eau, 11 janvier.

Une légère montée, un plateau de terre brune parsemé de pierres volcaniques, puis la plaine déserte à perte de vue, bordée au loin de deux chaînes de montagnes aux formes étranges....

Chemin faisant, nous croisons une troupe de chevaux venant de l'Abyssinie que des Somalis mènent à Nairobi. Les conducteurs nous disent que ces bêtes, l'une dans l'autre, leur coûtent là-bas 25 roupies et qu'à Nairobi elles seront revendues 200 roupies.

21 heures.

La journée se termine dans l'inquiétude: quatre hommes et un chameau manquent à l'appel. De plus, l'un des chameaux du convoi de nuit a été éventré par un rhinocéros.

Chaque nuit la tente dans laquelle nous mangeons, une partie de la cuisine et du service de table, les caisses de provisions et de réserves, la nourriture des porteurs sont emportées par un convoi qui doit arriver de bonne heure au point choisi pour le campement. Aussi sommes-nous régulièrement réveillés par les lamentations et les beuglements des bêtes bruyantes; c'est un véritable charivari.

Cette nuit la caravane a donc été attaquée par un rhinocéros qui a mis tout en déroute. Il s'est acharné sur un malheureux chameau jusqu'à ce que mort s'en suive. Puis les quatre hommes qui s'étaient éloignés dans la plaine, sans point de repaire, se sont perdus.

Avant le coucher du soleil, nous avons tiré des coups de fusil pour leur indiquer notre direction, mais sans résultat.

Reti, 12 janvier.

Altitude: 800 mètres; 46° sous la tente.

L'étape d'aujourd'hui sera longue. L'ordre a été donné de partir tôt. La fraîcheur me surprend agréablement au sortir de ma tente.

Une bande d'argent tout de suite recouverte d'une poussière d'or aussitôt dispersée.... et le soleil est là. Le même disque rouge qui s'était enfoncé dans le couchant émerge à l'orient, mais plus net, plus éclatant dans l'atmosphère reposée qui ne vibre pas encore. Ce n'est plus le feu qui s'éteint, c'est le feu

VOYAGES EN AFRIQUE

qui couve et qui jaillira bientôt en flammes brûlantes. Le soleil ne s'attarde pas ici, comme en Europe, à boire l'humidité laissée par la nuit, il se précipite, on dirait qu'il a hâte d'achever de brûler ce qui a pu lui échapper la veille et de lancer partout ses flammes.

Deux des hommes perdus viennent d'arriver. Il en manque encore deux autres et un chameau.

Force nous est de partir sans eux car le point où nous sommes campés est sans eau et notre provision est épuisée. Nous laissons un homme avec de l'eau pour les attendre.

La plaine.... Toujours la plaine.... Des nappes d'herbe desséchée que le vent couche en de longues vagues moirées....

En route depuis cinq heures ce matin, nous allons, bercés par le mouvement monotone des mulets. Les heures succèdent aux heures. De temps à autre, l'un de nous met pied à terre pour se dégourdir les jambes.

Après l'herbe, viennent de maigres buissons, quelques arbres solitaires et enfin commencent des ondulations de terrain, des creux et des bosses, des montées sur des rochers, des descentes dans des ravins. Au haut de chaque crête, nous nous attendons à voir enfin l'eau, — c'est-à-dire le torrent à sec dans le lit duquel seront creusés des trous où apparaîtra tout au fond une eau plus ou moins abondante et sale.

Sur les montées pierreuses nous dépassons des traînants, des chameaux couchés que rien ne peut faire remuer, des *goi-goi*, disent les swahiles.

Enfin apparaît un plateau dénudé et plus loin, fermant l'horizon, des arbres révèlent une certaine humidité.

Nous arrivons. Le cuisinier est déjà installé sous un semblant d'arbre, assis près de son feu.... mais, il n'y a que le feu!

A quelques pas s'ouvre une gorge profonde au fond de laquelle sont les trous tant désirés. Nous décidons de camper tout en bas. Déjà pénible pour nous-mêmes, la descente est bien pire pour les chameaux aux pieds plats.

En face de nous est une haute falaise à pic, nos tentes sont plantées sur un étroit espace couvert d'herbe, au milieu de rochers aigus qui longent le lit du torrent. Rien ou presque rien n'est encore arrivé de la caravane. Nous déjeunons à 17 heures.

Vers le soir il nous manque encore quatre hommes et trois

DU GUASSO NYIRO À MARSABIT

chameaux et nous sommes toujours sans nouvelles des deux perdus d'hier.

Nous décidons de les attendre ici demain.

Reti, 13 janvier.

Une forme humaine, puis une autre, se montrent au bord du haut sillon qui domine la gorge où nous sommes campés. La distance est trop grande pour savoir ce que sont ces ombres. Elles s'arrêtent, regardent, hésitent, s'avancent, puis font signe à des êtres que nous ne voyons pas.

Les formes disparaissent... Elles reviennent bientôt, suivies par une foule d'autres. Ce sont des femmes conduisant des chameaux. Elles descendent dans la gorge, se suivant en longue file, comme des chenilles processionnaires, zigzaguant parmi les rochers noirs. Il en vient toujours. Bientôt toute la troupe est arrêtée autour des trous. Femmes et chameaux font un tintamarre effroyable.

Les bêtes bêlent; les femmes crient, s'interpellent, s'injurient, tout en déchargeant les jarres; elles se poussent, se bousculent, courent à qui arrivera la première aux trous. Souvent elles glissent et tombent. Elles sont si serrées au fond des petits puits qu'elles répandent sur elles la moitié de l'eau qu'elles ont puisée.

Quelques-unes sont jeunes et assez plaisantes, mais les autres sont toutes laides et fanées. Habillées d'un morceau de cuir qui part de la ceinture, elles ont au cou de nombreux colliers et autant de bracelets aux bras et aux jambes. Certaines portent leurs cheveux en petites nattes des deux côtés de la tête, ceux du milieu réunis en forme de casque, le tout fortement enduit de terre et de graisse. Celles-là ont mis un fils au monde. Celles qui ont les cheveux complètement rasés sont mères de nombreux enfants.

Elles ont quitté hier leur camp volant et vont s'en retourner aujourd'hui vers leurs compagnes et leurs oisifs maris avec la provision d'eau pour plusieurs jours. Elles sont de la race des Rendillas. Dans leur tribu les femmes s'occupent des troupeaux comme du ménage. Les hommes ne font rien.

Méfiantes au début, elles font semblant de ne pas nous regarder. Bientôt elles s'enhardissent et nous font tenir au bord des trous les jarres qu'elles remplissent.

VOYAGES EN AFRIQUE

Marsabit, 14 janvier. - Altitude: 1460 mètres.

Hier, avant la nuit, tout ce qui pouvait être porté à dos d'homme, a été transporté de l'autre côté du ravin, au delà du mauvais pas des rochers, de façon à éviter cet effort inutile aux chameaux dont beaucoup sont fourbus. Eux aussi ont été passer la nuit là-haut.

Notre marche d'aujourd'hui nous a fait retrouver la plaine aux herbes sèches. Puis nous avons dû monter et descendre dans des rochers au milieu d'un petit bois, traverser une ligne de collines dénudées. Maintenant nous montons encore. Derrière nous, sous le soleil, la plaine immense se déroule à l'infini, bordée de montagnes à droite et à gauche.

A 11 heures nous nous trouvons au bord de la forêt de Marsabit. Une route y a été ouverte. Deux grands arbres se dressent à l'entrée comme deux sentinelles. Leur verdure disparaît sous les lichens qui les habillent d'un manteau gris.

Sous les voûtes sombres de la forêt, des clartés lumineuses tachent le sol, marquant les places où les arbres ont été coupés.

La forêt est belle, mais elle n'a pas le caractère de la forêt tropicale. Tantôt des arbres tout droits, aux troncs lisses, rappellent le port des hêtres de futaies, tantôt des arbres aux troncs énormes, tuyautés, poussent des racines aériennes qui tombent de haut et se replongent en terre; d'autres, moins grands, aux troncs tourmentés, sont revêtus de mousse. De toutes les branches, grandes ou petites, pendent des chevelures de lichens gris ou de longues mousses vertes qu'agite la brise en passant. De ci, de là, sont accrochées quelques orchidées. Le soleil, qui ne glisse que péniblement à travers l'épaisseur du feuillage, dore d'un jour lointain la masse de verdure foncée, les mousses de velours et les durs lichens.

Après une heure et demie de marche sous bois, toujours montant, nous parvenons à la crête et à la lumière. Au-dessous de nous le lac en forme de cratère, tous les bords en sont boisés; près de l'eau une bande d'herbe, quelques roseaux, des oiseaux posés ou rasant les eaux.

A distance, tout semble toujours plus terrible. L'éloignement amplifie les difficultés. Passant de bouche en bouche, les renseignements n'arrivent que dénaturés ou contradictoires. Lors de

MARSABIT

notre départ, Marsabit.... là-haut, vers le nord, un point à peine indiqué sur les cartes les plus récentes, semblait inaccessible. C'était un peu comme le château enchanté de la légende qui s'éloigne à mesure qu'on avance.... Pourtant nous y voilà! et nous pouvons dire que personne ne nous a facilité la tâche! Prohibitions, conseils de renoncer à notre projet, renseignements contradictoires, tout était plutôt fait pour compliquer ou arrêter notre marche.

Et jusqu'à présent aucune difficulté insurmontable ne s'est présentée. Certes l'endroit est lointain et d'accès difficile. Mais s'il ne s'agit pas d'un château enchanté et si deux ou trois cabanes de terre le remplacent, du moins peut-on bien déclarer ce site enchanteur. Nos tentes sont plantées au bord d'une vaste allée baignée de lumière, sous l'ombre de grands arbres aux pendeloques vertes et grises. En face, des arbustes au feuillage brun sont couverts de fleurs jaunes qui embaument.

Marsabit, 16 janvier.

Au sortir de ma tente je trouve une matinée d'Ecosse. Le ciel est invisible. Ainsi que des fumées légères, des bouffées de brouillard passent, poussées par la brise. Les arbres velus agitent leurs ombres difformes dans la lueur grise du demi-jour.

Un grand feu pétille près de ma tente. De temps en temps je vais me chauffer près de la flamme. Nous n'avons que 20° avant que le soleil soit monté au-dessus des arbres et 25 après.

Marsabit, 17 janvier.

Hier soir, à la lueur des étoiles qui seules éclairaient la route, les lichens prenaient des teintes d'argent, formant une sorte de toile légère jetée sur les mystères de la forêt. Des fleurs mouraient aux arbres, exhalant leur indéfinissable parfum. Des profondeurs du bois arrivaient des bouffées d'air humide et une odeur douce, enveloppante, de mousses, de feuilles et d'écorce moisie. Le silence n'était troublé que par le bruit des gouttes d'eau tombant lentement, régulièrement, d'une feuille sur l'autre. On eût dit le battement monotone et mélancolique du balancier d'une horloge sans cadran perdue dans ce pays d'ombre et de silence, où le temps n'a pas de valeur.

VOYAGES EN AFRIQUE

19 janvier.

La question si compliquée de l'eau, qui seule nous retenait à Marsabit, est enfin résolue! M^r Chamier, *Assistant District Commissioner*, nous prête dix *tanks* du Gouvernement, tout ce qui reste au poste.

Chaque *tank* contient 30 pintes d'eau, c'est-à-dire de quoi désaltérer 15 personnes, à raison de 6 pintes par jour pour chaque noir. On compte 24 pintes pour un blanc, 6 pour un noir, 10 pour un mulet, 1 pour un mouton.

Nous avons loué 75 jarres de racines tressées et 15 chameaux aux Rendillas des alentours. Nous partirons en caravane légère, avec nos trois tentes, peu de caisses, des vivres pour 20 jours, 30 noirs, 21 chameaux pour les bagages, 20 pour l'eau et 3 de selle. Nous laisserons à Marsabit 83 charges, 32 hommes et 13 chameaux. Nous achèterons 15 nouveaux chameaux et nous en louerons 15 autres avec 75 jarres. Cette seconde caravane attendra ici que nous ayons fait le voyage des 7 jours de suite sans eau et que nous soyons arrivés à Weyé d'où nous lui renverrons *tanks*, jarres et chameaux porteurs d'eau pour qu'elle puisse traverser à son tour la zone aride, le désert de lave et nous rejoindre.

C'est demain à l'aube que nous partons.

CHAPITRE TROISIÈME.

AU PAYS DE LA SOIF. - D'INGÉNIEUX NOMADES. - DANS
LA PLAINE DE LAVE. - UNE RIXE SANGLANTE. - CHASSE
AUX LIONS.

Delamer's Water, 20 janvier.

Ce matin, de la surface du lac à la cime des grands arbres qui l'entourent, montait un épais brouillard qui cachait toutes choses. Mais le soleil en a vite triomphé. En un instant tout change; la lumière éclatante pénètre dans la large avenue; les oiseaux chantent à gorge déployée; les papillons se poursuivent.

Du *boma*, une large route encombrée de rochers descend vers l'est et nous conduit hors de la forêt. Puis nous longeons à mi-côte la colline dénudée. Laissant à l'ouest le massif de montagnes qui nous cachent le lac Rodolphe, peu distant, nous cheminons de nouveau vers le nord, contournant toujours la forêt dont nous voyons les derniers arbres sur le sommet de la colline.

Vers 14 heures et demie, nous sommes à *Delamer's Water*, non sans avoir eu encore l'inévitable rencontre du rhinocéros. Nous rejoignons la tête de la colonne lorsque de loin les *boys* nous font signe de quitter le sentier. Un rhinocéros était là dans l'ombre d'un buisson. Sa vue avait jeté l'épouvante au sein de la caravane. C'était la première fois que mon *boy* Pedro en voyait un; pris de peur, il s'était enfui si vite qu'il avait perdu l'une des sandales de peau de buffle dont il était si fier.

VOYAGES EN AFRIQUE

Maï Delamer (eau de Delamer) sera le dernier point d'eau que nous trouverons avant d'arriver à la muraille qui marque la frontière d'Abyssinie. Cette eau est celle de quelques mares étalées au pied d'une colline et dont la moins boueuse est pleine de sangsues!

Première étape au pays de la soif, 22 janvier.
Altitude: 900 mètres.

Le départ devait avoir lieu ce matin à 5 heures et demie. Mais les Somalis ont laissé échapper trois de nos chameaux porteurs d'eau. Des hommes sont allés à leur recherche; il faut les attendre. A 7 heures seulement, la dernière bête chargée, nous nous hissons sur nos chameaux. Il sont monumentaux. Heureusement je ne suis sujette ni au vertige, ni au mal de mer, sans quoi la position serait critique!... Mais là-haut il fait un vent terrible et brûlant.

Les premières heures de cette... navigation, ont été, je l'avoue, peu agréables. La selle est formée de deux morceaux de bois recouverts de cuir bosselé, un de chaque côté de la bête, un troussequin par derrière, un pommeau par devant; c'est toute une maison en équilibre, retenue seulement par deux cordes passées sous le ventre du chameau.

Mais on se fait à tout et bientôt je me trouve à mon aise là-haut.

En partant, nous montons légèrement pour dépasser la colline d'herbe que, du camp, nous voyions en face de nous. Nous apercevons de loin des femmes qui, telle Rachel, vont au puits remplir leurs jarres d'eau; celles-ci mènent leurs chameaux, au pas cadencé, l'un derrière l'autre.

Plus loin nous rencontrons des milliers d'autres chameaux que des hommes mènent paître, et bientôt nous sommes au village dont ils sont sortis. Les femmes se sont aventurées hors de la *zeriba* pour nous regarder, mais elles fuient à notre approche. Elles sont grandes et assez belles. Les hommes ont aussi un type fin qui diffère totalement du négroïde.

Chaque hutte a son enceinte de branchage et une autre dépendance pour renfermer chameaux ou moutons. A cette heure-ci, tout le bétail est dehors, sauf les bébés chameaux trop jeunes pour marcher. Ceux qui sont déjà ingambes forment un trou-